REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

CONTENANT

Le récit des manifestations matérielles ou intelligentes des Esprits, apparitions, évocations, etc., ainsi que toutes les nouvelles relatives au Spiritisme. — L'enseignement des Esprits sur les choses du monde visible et du monde invisible; sur les sciences, la morale, l'immortalité de l'âme, la nature de l'homme et son avenir. — L'histoire du Spiritisme dans l'antiquité; ses rapports avec le magnétisme et le somnambulisme; l'explication des légendes et croyances populaires de la mythologie de tous les peuples, etc.

FONDÉ PAR

ALLAN KARDEC

Tout effet a une cause. Tout effet intelligent a une cause intelligente. La puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet.

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE. — 1879

PARIS

SOCIETÉ POUR LA CONTINUATION DES ŒUVRES SPIRITES D'ALLAN KARDEC

ANONYME ET A CAPITAL VARIABLE DE 42,000 FRANCS

SIÉGE ET ADMINISTRATION : **rue Neuve-des-Petits-Champs, 5**

LIBRAIRIE DES SCIENCES PSYCHOLOGIQUES

Réserve de tous droits.

CONDITIONS D'ABONNEMENT

La Revue spirite parait du 1er au 5 de chaque mois, par cahiers de deux feuilles et demie au moins, grand in-8°, formant 40 pages.

Prix : pour la France et l'Algérie, 10 francs par an; Union postale, 1re partie, 12 francs; Amérique et pays d'outre-mer, 14 francs.

On ne s'abonne pas pour moins d'un an. Tous les abonnements partent du 1er janvier. Aux personnes qui s'abonnent dans le courant de l'année, on envoie les numéros parus.

Prix de chaque numéro séparé : 1 franc *franco* pour toute la France; pour l'Étranger, le port en sus.

On peut s'abonner par l'entremise de tous les libraires et directeurs de poste.

Pour les personnes hors de Paris, envoyer un mandat sur la poste ou une traite à vue sur Paris, à l'ordre de M. Leymarie, administrateur.

On ne fait point traite sur les souscripteurs.

On ne reçoit que les lettres affranchies.

Les bureaux d'abonnement sont situés à Paris, rue Neuve-des-Petits-Champs, 5, librairie des sciences psychologiques.

COLLECTIONS DE LA REVUE SPIRITE

Chaque année forme un fort volume grand in-8°, broché, avec titre spécial, table générale et couverture imprimée. Prix : chacune des 21 premières années, 1858, 1859, 1860, 1861, 1862, 1863, 1864, 1865, 1866, 1867, 1868, 1869, 1870, 1871, 1872, 1873, 1874, 1875, 1876, 1877, 1878, prises ensemble, 5 francs *franco* le volume. — 22e année, 1879, prise avec les premières, 10 francs, *franco* pour la France et l'Algérie; Étranger, port en sus, comme ci-dessus pour l'abonnement.

Un volume seul, 5 fr. 75 cent. Collections reliées, 1 fr. 50 cent. de plus par volume.

Demander le catalogue de la librairie spirite, 25 centimes, port payé.

Federação Espirita do Paraná
BIBLIOTECA
Curitiba PA
Nº 527 DATA 22-6-94

Paris, imp. Jouvet, rue de Vaugirard, 326. — Maison à Tours.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

22e Année — N° 1er. — Janvier 1879.

Coup-d'œil rétrospectif sur l'année 1878.

L'année 1878 est une date glorieuse pour la France ; en offrant au Champ-de-Mars, l'hospitalité aux produits industriels et artistiques de tous les peuples, elle a rendu un hommage éclatant au travail et à la paix.

Les spirites sont heureux de cette manifestation pleine de sérénité, si moralisatrice, qui leur a permis de fraterniser avec leurs F. E. C. venus de tous les pays pour assister à l'exposition universelle.

La Société pour la continuation des Œuvres spirites d'Allan Kardec, pour cette solennité nationale, a transporté son siége social, 5, rue Neuve-des-Petits-Champs ; nos amis y ont trouvé une vaste salle de réunion et de lecture, une bibliothèque, un salon de réception, une librairie bien organisée, et la preuve, en un mot, que le Spiritisme tend à réaliser dans la forme, un progrès longtemps désiré. Pour le bien réaliser, ce progrès, la Société a compté sur la bonne volonté, sur l'appui matériel et moral de tous les partisans de notre doctrine, qui, désormais, voudront appartenir plus intimement à ce centre d'action et de propagande en demandant à en être membres actifs.

Madame Van Calcar de Hollande, Monsieur Alexander Calder président de l'Association nationale britannique des Spiritualistes, à Londres ; M. Harisson rédacteur en chef du *Spiritualist*, sont venus à Paris pour mieux cimenter l'union entre les spiritualistes et les spirites ; bon nombre d'hommes considérables de toutes les nationalités ont suivi cet exemple et nous les remercions tous pour leur sympathie, pour leurs visites fraternelles.

Par l'organe du colonel Alcott et de Madame Hélène Blavatsky, représentants estimés de la grande doctrine et écrivains érudits, la Société théosophique de New-York se lie d'intention avec nous et avec la *Société scientifique d'Études psychologiques*, qui vient d'être fondée en mai 1878. La Société théosophique a des ramifications dans le monde entier, ses membres se nombrent par milliers, et elle est liée aux grandes sociétés indiennnes.

La Société scientifique d'Études psychologiques a un comité de fondation et d'initiative, composé d'hommes qui appartiennent pour la plupart à la science et à la littérature; ses séances sont consacrées

à l'étude des lois d'ordre moral et des phénomènes spiritualistes; les investigations y sont conduites avec méthode, d'une manière suivie, pour constituer des séances d'observation et faire faire des progrès aux questions philosophiques.

Nos F. E. C., doivent comprendre toute l'importance de cette fondation nouvelle; ils doivent s'y rattacher puisque le spiritisme bénéficiera toujours des travaux entrepris en vue de mieux comprendre le mécanisme de la vie universelle, le mécanisme qui relie les incarnés aux désincarnés, les vivants aux morts.

Apporter son obole à cette œuvre, y coopérer par l'acte, par la plume, par tous les moyens intelligents de recherches, devient un devoir pour tous les hommes de bonne volonté qui ont pu comprendre l'importance capitale de l'évolution pacifique entreprise par Allan Kardec.

Et cette coopération de tous est d'autant plus opportune que nous voyons poindre le jour, où, nous aurons mérité par notre sagesse politique, de posséder le droit de réunion et le droit de penser, dans la mesure la plus sage et la plus large. De ces droits essentiels découleront le libre examen et l'émancipation de l'esprit, qui échapperont ainsi aux entraves intellectuelles et à l'oppression morale imposée par les hommes du passé.

Oui, nous voyons poindre ce jour, où, comme aux États-Unis, en Suisse, en Belgique, en Angleterre, les spirites pourront au grand jour exposer leur croyance si rationnelle; où, la libre discussion étant admise, nos adversaire ne pourront plus se renfermer dans un silence dédaigneux et seront obligés d'opposer leurs arguments aux nôtres. Alors les craintes vaines disparaîtront et le spiritisme bien compris, aura l'honneur d'avoir relevé la conscience humaine, d'avoir élargi indéfiniment le domaine de la science.

Le *Connais-toi toi-même* ne sera plus un vain mot.

Redire que la croyance aux relations entre les vivants et les morts s'implante plus que jamais dans les esprits studieux et dans tous les pays, serait se répéter; les points de repère pour la propagation de cette idée ont été posés savamment par nos guides et l'avenir lui appartient.

Montrons-nous prudents; soyons des investigateurs désireux de procéder avec méthode, qui n'acceptent rien à la légère, qui pèsent leurs paroles et donnent un but utilitaire à leurs actes, et chacun nous respectera, chacun nous bénira, lorsque nous aurons mérité le droit de réunion et de libre pensée.

Pendant l'Exposition plusieurs congrès dont les travaux tendaient au progrès et à la moralisation des mœurs, au relèvement de la femme, à l'instruction de tous, se sont réunis à Paris; dans les sections diverses composées des membres de ces congrès, nous avons vu nettement exposer des théories qui se lient aux vérités spirites. Ajoutons ici, que les orateurs des deux sexes étaient, ou partisans de notre doctrine, ou placés sur le seuil de son temple.

Nous avons vu aussi livrer à la publicité bien des ouvrages

parmi lesquels nous citerons : *Isis Unveled* par M. Blavatsky, 2 vol. grand in-8° (1) dont les éditions successives s'enlèvent si rapidement que nous n'en avons pu avoir un spécimen pour nos lecteurs ; heureusement l'auteur a bien voulu envoyer un exemplaire, comme *don* et avec une *dédicace*, à M. et M^me^ P.-G. L., de cette œuvre d'érudition, pleine d'esprit socratique.

Les Recherches sur des Phénomènes du Spiritualisme, par William Crookes, membre de la Société royale de Londres, est un beau volume avec figures explicatives, relié richement et avec élégance, afin que le cadre fasse honneur aux savantes investigations du grand chimiste ; la Librairie spirite, en éditant, en vendant la traduction française de ce volume au prix de revient, désire qu'il soit placé entre toutes les mains, car il y a, là, une arme toute-puissante contre les négateurs de la réalité des phénomènes spirites (2).

Voulant suivre les traces de W. Crookes, un astronome allemand de Leipzig, M. le professeur Zollner, a donné deux volumes avec ce titre : *Wissenschaftliche Abhandlungen;* ce savant, au mérite rare, après avoir établi le résultat de toutes les recherches scientifiques accomplies par les grands hommes dont s'honore l'humanité, relate ses propres expériences avec le célèbre Médium Slade, et il affirme que, dans cet ordre de phénomènes dits spirites, il y a une force de la *4^e^ dimension*, ce que les Anglais ont nommé : *Force psychique*.

Ce sont là des œuvres remarquables, de premier ordre ; ce qui doit frapper vivement l'esprit des hommes d'étude, c'est que la haute science constate les faits spirites et qu'elle prouve leur réalité.

M. V. Marchal a donné l'*Esprit consolateur*, œuvre que connaissent tous nos lecteurs, volume qui, pour les indécis, est la préparation à l'initiation de la grande doctrine.

Puis, viennent les œuvres de M. Aug. Babin ; la traduction des Œuvres d'Allan Kardec en allemand ; celle de la Genèse, par l'infatigable et dévoué M. Plate d'Arnheim (Hollande) ; les œuvres de M. Rossi Pagnoni, etc., etc.

Nous avons aussi les médiums guérisseurs Pierre David et Senty Jean, de Salles-d'Aude ; Pierre Houdée, et tant d'autres qui se dévouent pour la propagation de la bonne nouvelle ; puis encore, le médium Amélie, M. et M^me^ Hugo d'Alesi et d'autres médiums à manifestations multiples qui ne veulent pas être nommés.

De nouveaux journaux spirites ont été créés : *Constancia*, à Buénos-Ayres ; *Op de Grenzen*, vantwée Werelden, à La Haye ; *Le spiritual Scientist*, à Boston : *La Razon*, à Toluca (Mexique) ; *Lumen*, à San-Juan-Baptista ; la *Revue belge du Spiritisme*, à Liége ; le *Spiritual Notes*, à Londres ; le *Philergos*, à Constantinople.

La *Revue spirite* fait tous ses efforts pour satisfaire ses lecteurs ;

(1) 37 fr. 50 cent.
(2) 2 fr. 50 cent. et 2 fr. 85 cent. port payé.

elle a parmi ses rédacteurs, des ingénieurs de premier ordre, des docteurs en médecine, des historiens, des jurisconsultes, des poëtes, tous gens de talent, de savoir, désintéressés et heureux d'apporter leur pierre à l'édifice spirite ; remercions-les ici pour leur intelligente et active coopération, et unissons tous dans le même esprit, nos médiums écrivains.

Le format de la Revue a été porté à 40 pages, et souvent à 48 ; en avril et en novembre dernier, elle avait 80 pages, au lieu de 40 ; en nous envoyant une petite somme (1) pour chacun de ces nos supplémentaires, nos abonnés ont fait une œuvre de solidarité ; ils nous ont aidé à couvrir la dépense extraordinaire affectée à ces deux cahiers de la Revue, au moment où la Société louait un appartement qui pût faire honneur à la cause.

De la part des membres militants de la Société pour la continuation des Œuvres spirites d'Allan Kardec, et particulièrement, de l'honorable veuve du Maître, vœux de bonne année et salut affectueux à nos Frères en croyance.

Les administrateurs : H. Joly et P.-G. Leymarie.

A propos de Leibnitz.

Nous engageons nos lecteurs à relire l'article de M. Tonoeph, page 474 de la Revue de 1878, dont nos imprimeurs ont coupé la queue, sans se douter qu'ils le tronquaient à un alinéa qui enlevait toute sa valeur à la pensée de l'écrivain ; nous donnons aujourd'hui la fin si injustement supprimée, mais en faisant les réflexions suivantes qui rendent toute la pensée de l'auteur.

M. Tonoeph avait divisé l'article à *Propos de Leibnitz*, en plusieurs parties ou chapitres qui, formant un ensemble, séparément sont le développement d'une idée ou d'une preuve distincte de celle qui précède et de celle qui suit.

En coupant le troisième chapitre juste au passage où Platon donne ses conclusions sur la vie future, où il en expose les conditions, qui au fond ne diffèrent pas de celles que nous révèle le spiritisme, c'était couper l'intérêt et obliger le lecteur à un effort de mémoire qu'il est bon de lui éviter. Mais la chose étant faite, relier ces conclusions, rattacher, recoudre ce reliquat au chapitre suivant, ce serait mettre une queue devant une tête, ce qui serait passablement hétéroclite.

Autant que se peut, et vu les limites que le format de la Revue lui impose, en laissant de côté les preuves de détail, l'auteur veut prouver :

1° Que les principes même du Spiritisme se retrouvent à la base des grandes constructions philosophiques qui résument le mieux les efforts de la pensée humaine dans l'antiquité et les temps modernes, pour expliquer l'homme et sa destinée.

(1) 50 centimes pour chaque n° supplémentaire.

2° Que les trois plus grands parmi ces constructeurs, *Leibnitz*, *Platon*, *Pythagore*, n'avaient fait que reprendre, assembler et disposer méthodiquement des éléments préparés par une longue suite de travaux antérieurs, et que leurs conclusions, identiques au fond, sont celles mêmes de la conscience humaine à dater du jour où elle s'est éveillée.

3° Que si cette conscience, à diverses reprises, a déraillé de sa voie, elle le doit aux divers régimes théocratiques qu'elle a subis.

Cette démonstration, si incomplète fût-elle forcément, selon M. Tonoeph, ne lui semblait pas manquer d'intérêt, étant donné le but que se propose la Revue : Prouver que le spiritisme a double raison d'être par les faits et par la tradition. Il serait donc essentiel de publier *in extenso* les recherches de nos érudits.

Nous devons regretter que quelques donateurs généreux ne nous mettent à même d'augmenter le format de la Revue, en n'élevant le prix d'abonnement que d'une somme insignifiante; puisse ce vœu se réaliser et notre feuille toute dévouée à la propagation, donner plus de développement aux travaux utiles de ses collaborateurs désintéressés. C'est notre espérance pour l'année 1879.

Suite de l'article : A propos de Leibnitz.

La vertu est la santé de l'âme. (*Républ.* l. IV.)

Avant de revêtir la forme humaine, nos âmes existaient, elles pensaient, connaissaient, savaient.

Les vivants, pour ainsi parler, naissent des morts. (Phédon, c. 21-23.)

C'est ce qui fait que beaucoup de choses que nous croyons apprendre par le ministère des sens ne sont que la réminiscence de notions que nous avions déjà dans une existence antérieure. (Id. c. 20.)

Lorsque l'âme se retire pure, sans garder aucune souillure du corps, elle retourne véritablement dans le sein d'un Dieu plein de bonté et de sagesse, et jouit alors d'une ineffable félicité. Délivrée de ses erreurs, de ses craintes, des passions qui la tyrannisaient, de tous les maux attachés à la nature humaine, alors, *comme on dit des gens initiés aux saints mystères*, elle vit avec les dieux, d'une vie éternelle.

Mais lorsqu'elle quitte le corps après n'avoir pensé qu'à en faire son idole et s'être abandonnée avec lui aux voluptés et aux convoitises impures, ses souillures, masse pesante, terrestre et visible, restent attachées à elle. Chargée de ce fardeau qui l'alourdit, elle continue d'être entraînée vers le monde matériel, non-seulement par sa pesanteur, mais par l'appréhension qu'elle a de la lumière et du Hadès (monde invisible pour nous). Elle erre, comme on dit, dans les cimetières, autour des tombeaux, où l'on a vu souvent des fantômes ténébreux, qui ne sont autres que des âmes encore

affectées de cette matière *terrestre* et *vivante* qui les rend ainsi visibles.

Ces âmes portent la peine de leur vie précédente et restent errantes, dans un misérable abandon, en horreur à toutes celles qui ne leur ressemblent pas, jusqu'à ce que la passion, qui ne cesse de les attirer vers la matière, les fasse rentrer de nouveau dans un corps. (Id. c. 30-57.)

Le monde n'est point tel qu'on a coutume de se le représenter. La partie sur laquelle nous sommes répandus comme des fourmis n'est que le sédiment grossier d'une autre partie plus pure qui est dans le ciel limpide où sont les astres et qu'on nomme l'éther. Emprisonnés dans notre atmosphère épaisse, nous sommes, par rapport à ce monde lumineux, comme quelqu'un qui demeurerait au fond de l'océan. N'en pouvant sortir à cause de sa pesanteur, prenant la mer pour le ciel, il serait incapable de se faire une idée vraie du soleil, des astres et des beautés de la terre que nous habitons.

C'est précisément notre situation. Si quelqu'un de nous pouvait assez se dématérialiser pour s'envoler au-delà de notre région grossière, il n'en serait pas sorti qu'il commencerait à découvrir les merveilles de ce séjour fortuné. Il reconnaîtrait que là est le véritable monde, le véritable ciel, la véritable lumière. » (Id. c. 58.)

On le voit, à l'exception des relations effectives établies entre le monde terrestre et le monde spirituel, aujourd'hui démontrées par des faits multipliés, toutes les données fondamentales sur lesquelles repose le spiritisme sont celles-là même dont Platon, il y a quelque deux mille ans et plus, avait fait la base de son enseignement. Il est vrai que tout en se plaisant à les exposer au grand jour et à les développer avec un art merveilleux sous toutes leurs faces, il en est quelques-unes qu'il a cru prudent de voiler à demi aux profanes. Ainsi la migration des âmes et l'unité divine absolue et sans partage. Il n'eût pas été compris de la foule, et les exploiteurs de l'Olympe eussent crié à l'impiété.

Il savait que la race des Anytus sera toujours au service de la gent dévote, et celle-ci implacable à qui blesse ses intérêts ou son orgueil en touchant à ses dogmes déclarés sacro-saints. Il ne pouvait oublier que son premier maître Socrate avait bu la ciguë pour avoir trop clairement enseigné qu'il vaut mieux obéir au Dieu de la conscience qu'aux prêtres des dieux de fabrique humaine, et que Pythagore, son second maître, pour avoir laissé échapper au dehors quelques vérités déplaisantes aux desservants de Vesta toujours vierge et de Jupiter tonitruant, s'était vu, lui et ses disciples, en butte à la calomnie et aux persécutions acharnées qui attendent tous les imitateurs religieux.

Aussi prend-il soin en toute occasion de nous avertir, ainsi que Jésus plus tard, qu'il faut apprendre à chercher l'esprit sous la lettre, l'idée sous le symbole qui la matérialise, la vérité sous le voile

plus ou moins transparent de l'allégorie ou du mythe dont elle a dû s'envelopper pour traverser les âges d'ignorance et poursuivre sa mission libératrice à travers les obstacles de toute nature semés sur sa route.

Ne l'eût-il pas fait, nous saurions par le témoignage des anciens et en particulier d'Aristote, qu'il avait, à l'exemple de Pythagore, deux enseignements, l'un public (*exotérique*) où il croyait devoir ménager certaines croyances populaires, l'autre réservé (*ésotérique*) aux disciples qu'il jugeait suffisamment préparés à recevoir la doctrine dégagée de toute ombre et de toute fiction.

(*à suivre.*) T. Tonoeph.

Errata des errata de décembre 1878.
Hypèretousai ne forme qu'un seul mot.
Nephesch, au lieu de Nephsech.

Modifications qui, avec l'âge, s'introduisent dans l'organisme humain; leur influence sur l'état social, sur le progrès.

VI.

Dans ce qui précède, nous avons cherché à nous rendre compte de la diversité des sensations que la perception d'un même objet produit sur un groupe d'individus, et nous avons été conduit à reconnaître que cette diversité s'explique par celle qui, sans détruire le type général des organes des sens, différencie ceux-ci par des modifications d'ordre secondaire dans les détails.

Nous avons ensuite montré comment cette diversité dans les sensations devient le premier guide de nos tendances en ce qui concerne nos sympathies et nos antipathies pour tout ce qui se rattache aux impressions qui nous viennent du monde extérieur, tendances qui peuvent ensuite être favorisées ou contrariées dans nos actes, par les mécanismes chargés de présider à l'exécution de ces actes, c'est-à-dire, par les organes du mouvement obéissant à la volonté.

Enfin, pour les conceptions qui sont exclusivement concentrées dans le domaine intellectuel et qui ne peuvent être élaborées sans le concours de l'organe cérébral, c'est aux diversités que présente cet organe dans les détails secondaires de sa constitution qu'il faut attribuer les manifestations variables propres à chaque individualité.

Si, dans chaque être créé, les mécanismes des organes, depuis la naissance jusqu'à la mort, restaient immuables, nous n'aurions rien à ajouter à l'exposé qui précède; mais ce n'est pas ainsi que les choses se passent: la même personne, dans le cours de sa carrière, sent incessamment se modifier son organisation. Indépendamment de cette modification qui suit une marche progressive, en rapport avec la quantité de temps écoulé, il s'en présente d'autres quelquefois très-profondes, quoique pour ainsi dire instantanées. Celles-c

sont le résultat de crises, soit produites par nous-mêmes, soit indépendantes de notre volonté : or leur étude est d'autant plus intéressante qu'à son tour elle est très-propre à mettre hors de doute l'existence de rapports nécessaires, intimes, inévitables entre l'état physique de l'homme et son état intellectuel.

Nous allons présenter quelques observations sur ce sujet, et indiquer les principales conséquences qu'on en peut déduire au point de vue de l'état social et du progrès.

Nous jugeons, en général, avec fort peu de charité les transformations qui se produisent avec le temps dans les sentiments de nos semblables. En beaucoup de circonstances, et en politique surtout, nous sommes fort disposés à attribuer les changements d'opinion à des motifs malhonnêtes. Cela peut être vrai dans le cas de transitions brusques, parce qu'alors les faits naturels nous manquent pour les expliquer. Mais lorsque ces transitions sont progressives, lorsque ce n'est que par degrés que les idées anciennes s'effacent pour faire place à des idées nouvelles, pourquoi n'attribuerions-nous pas ces variations à celles de notre organisme qui, évidemment, ne reste pas toujours jeune, sur lequel des circonstances, soit physiques soit morales, ont pu produire des changements devenus persistants, et qui, en se modifiant, ne peut plus voir et sentir aujourd'hui comme il voyait et sentait autrefois. Et remarquez combien on est peu logique, combien on est exigeant en cette matière. Car tandis que, d'un côté, on est toujours porté à calomnier tout changement d'opinion, de l'autre, ne prend-on pas en pitié, ne frappe-t-on pas de ridicule, ne va-t-on même pas jusqu'à accuser de mauvaise foi les hommes qui, dit-on, n'ont rien appris, rien oublié? Il faudrait pourtant tâcher de s'entendre, car si l'on est également blâmable quand on change et quand on ne change pas, ne serai-je pas pas en droit de demander s'il reste à l'homme une position possible pour l'éloge et quelle place on entend laisser dans ce monde à l'honorabilité?

Ne nous aveuglons pas au point d'oublier que la loi du progrès est antipathique à toute idée d'un état stationnaire; ce n'est que par de perpétuelles mutations que le progrès se réalise. Il resterait donc à tout jamais impossible, si les opinions des hommes ne se modifiaient pas. Sans doute, si, à un point de vue général, on peut reprocher à la jeunesse trop d'activité, on peut regretter que chez le vieillard il se rencontre quelquefois trop d'hésitations; mais s'il faut de l'activité pour aller de l'avant, il faut aussi de la prudence pour marcher dans une voie sûre. Or, le véritable progrès ne s'obtient que par la combinaison de ces deux éléments; car on ne progresse pas plus par cela seul qu'on s'agite, qu'on ne le fait en restant stationnaire. Une marche trop rapide est encore plus compromettante qu'une marche trop lente. Dans le premier cas, les chocs, conséquence à peu près inévitable des imprudences de la témérité, peuvent provoquer les plus graves perturbations; dans le second, il ne se produit que de sourds frottements qui détruiraient à

la longue, il est vrai, mais qui laissent à notre disposition, pour nous rectifier, les ressources si précieuses du temps et de l'expérience, ces deux grands artisans des œuvres durables.

En un mot, pour progresser, il faut marcher mais avec la double condition d'une certaine vitesse et d'une bonne direction, c'est-à-dire qu'il faut à la fois de l'activité, de la modération, de la prudence. C'est ce que la nature réalise dans chaque individu par les transformations successives de son organisme qui le font passer par la série de ces phases toutes utiles, et, comme, à un moment donné, il y a toujours dans le monde de la jeunesse, de l'âge mûr, de la vieillesse, il résulte de la simultanéité de leurs tendances diverses, un continuel conflit, si l'on veut, mais en même temps une sage pondération, un précieux équilibre, sans lesquels on ne verrait ici-bas que mouvements désordonnés ou stagnation désolante, aussi incapables les premiers que la dernière d'engendrer le progrès.

Ne fermons donc pas les yeux à la lumière, sachons accepter loyalement les conséquences des transformations inévitables que subit l'organisme de l'homme dans son passage de la naissance à la mort, et cherchons surtout dans ces transformations qui sont si naturelles, plutôt que dans une pensée perverse ou capricieuse qui est toujours douteuse, l'explication des vicissitudes qui se produisent dans les sentiments et les actes de la vie d'un même individu. Certainement nous ne voulons pas pousser l'optimisme jusqu'à dire que tout soit là, nous ne sommes pas assez ignorant des choses de la vie, des exigences de l'intérêt personnel, des capricieuses déviations du libre arbitre pour croire à la constante et incorruptible intégrité des consciences; mais, tout en faisant largement la part des exceptions, il ne nous paraît pas possible de nier que c'est dans les variations successives de la constitution physique de l'homme que se trouve en grande partie la raison, inconsciente peut-être, mais obligée, de ses variations intellectuelles et morales.

Quant à la réalité de ces transformations, ce serait certes se refuser à l'évidence que de la contester; sans doute, dans le cours ordinaire de la vie, la lenteur de leur succession ne nous permet pas de les constater d'un jour à l'autre, et c'est en cela que des conversions subites auront toujours leur côté mystérieux, mais, à plusieurs années d'intervalle, le contraste devient trop frappant pour être dénié.

Cette modification continuellement progressive de l'organisme, qui est un effet de l'âge, et dont par conséquent le temps est la composante essentielle, n'est pas la seule qu'on puisse invoquer comme preuve des rapports obligés qui existent entre l'état physique des organes et celui des sentiments passionnels. Il en est d'autres qui, dans un temps relativement court, envahissent notre corps et dont les manifestations sont d'autant plus concluantes que la survenance des altérations physiques est plus promptement suivie des effets consécutifs qu'on observe sur le système intellectuel.

Tous les états maladifs de l'homme sont dans ce cas. Quelquefois le dérangement de l'organe est faible et passager, mais plus la maladie est grave, plus les atteintes portées à l'organisme peuvent être profondes et permanentes. Nous n'insisterons pas sur ce dernier point dont tant et tant d'autopsies cadavériques ont mis à jour la vérité. Quant aux perturbations passionnelles correspondantes, qui de nous n'en a pas été témoin?

Le plus petit malaise modifie nos idées, et fait plus ou moins perdre à notre physionomie son expression habituelle. Il n'est même pas nécessaire qu'une influence extérieure aille jusqu'à produire la maladie pour modifier les états actifs de l'intelligence. Par exemple, l'homme, comme la plante, aime la lumière du jour; celle-ci n'éclaire pas seulement le corps, elle illumine en même temps l'idée; aussi, quoique le passage de la lumière à l'obscurité ne constitue pas un état maladif proprement dit, l'influence physique qu'exerce ce passage est immédiatement suivie d'une modification animique. Nous en avons tous fait l'expérience en chemin de fer. Il n'est pas de conversation animée dans un wagon qui résiste complétement à une entrée en tunnel. Cette entrée est suivie d'une détente, sinon générale, du moins très-prononcée. L'obscurité du corps enveloppe l'esprit à son tour, on parle moins et plus bas, on pense plus qu'on n'agit, et par conséquent on pense plus sombre. Mais on se hâte de prendre sa revanche à la sortie, et cette contre-épreuve n'est pas moins concluante en faveur des corrélations dont nous nous occupons ici.

Dans d'autres circonstances, la maladie est si grave, que ses effets sur le corps et l'esprit s'offrent à nous sous des aspects saisissants et terribles. Non-seulement ce n'est plus le même être que nous avons sous les yeux, en ce qui concerne les apparences extérieures, mais les appétits des sens, les affections morales, les facultés intellectuelles sont complétement transformés, tantôt frappés d'une invincible atonie, tantôt surexcités jusqu'au paroxysme.

Mais c'est surtout dans l'état d'ivresse que ces phénomènes simultanés de dégradation physique et de dégradation morale se manifestent avec une prompte et implacable énergie; c'est alors que nous pouvons apprécier ce qu'il y a de nécessaire, il est vrai, mais de profondément affligeant quelquefois dans les liens qui unissent le corps et l'âme. L'homme ivre ne représente pas même l'état ordinaire de la bestialité. Il est tombé dans les plus bas degrés de l'échelle animale. Car dans la bête nous trouvons du moins toujours intacts les équilibres de l'instinct, tandis que chez l'homme il reste à peine quelques vestiges des derniers attributs qui le distinguent de la matière brute; aussi n'est-il que trop facile à la mort de détruire le peu qui reste dans son corps de propriétés organiques.

Nous venons de dire et d'interpréter, dans ce qui précède, les origines de ces concordances entre le physique et le passionnel de l'homme, si mystérieuses quand on n'y a pas réfléchi, et qui ce-

pendant deviennent si simples lorsque la raison, convaincue d'abord de leur nécessité, s'applique ensuite à les approfondir et à les comprendre ; il ne nous reste plus, pour terminer ce qui se rattache à l'étendue de leur généralité, qu'à traiter une dernière question qui leur servira de complément.

Des développements ci-dessus exposés, il résulte que la différence des mécanismes rend parfaitement compte de celle des perceptions, des tendances et des aptitudes. Mais nous voyons tous les jours que, chez les individus qui ont même vocation, il s'en faut que les œuvres produites aient même valeur. Nous remarquons, au contraire, dans ces œuvres des degrés très-prononcés de supériorité ou d'infériorité ; dans la catégorie des artistes, par exemple, il en est d'habiles et de médiocres ; dans les métiers les plus modestes, la nullité coudoie la perfection ; dans les études de l'ordre le plus élevé, nous parcourons toutes les étapes comprises entre les conceptions qui ne sortent pas du domaine de la vulgarité, et celles qui atteignent jusqu'aux sphères du génie.

Or, puisque, dans ces divers cas, il y a même vocation, il y a aussi, sauf quelques nuances d'ordre très-secondaire, mécanisme similaire. Ce n'est donc pas en vertu de la constitution de ce mécanisme que nous pouvons nous rendre compte des différences constatées dans le fort et le faible des effets produits, mais si nous nous reportons aux explications données à l'article II, et desquelles il résulte que, dans toute machine, l'intensité des effets est une conséquence nécessaire et exclusive de celle de la force agissante, nous en conclurons que c'est surtout à l'énergie du principe animique possédée par chacun de nous qu'il faut attribuer le plus ou moins de mérite qu'on remarque dans les œuvres. De sorte que si la similitude dans les vocations est naturellement commandée par celle des mécanismes, les divers degrés de puissance productrice, observés parmi les hommes qui ont même vocation, le sont par des intensités variables du principe moteur appartenant à chacun, intensités qui en provoquent d'analogues dans les effets obtenus, sans altérer ceux-ci dans la spécialité de leur mode de production.

Comme résumé des articles III, IV et V, nous pouvons dire :

Premièrement. — Que parce qu'une société ne peut subsister qu'à la condition que les vocations des individus seront suffisamment et convenablement diversifiées, il y avait nécessité que les mécanismes individuels fussent différents, et ainsi s'explique cette grande diversité de détails dans l'unité du type ; ou, si l'on veut, ainsi l'on conçoit que l'état de société devait être la conséquence nécessaire de cette diversité des mécanismes, parce que ce n'est qu'avec lui que cette diversité, et par suite celle des choses produites, peut trouver le placement le plus utile. A quelque point de vue qu'on se place, l'accord subsistera toujours entre toutes ces choses.

Secondement. — Que le véritable progrès dans les sociétés consistant à assurer l'amélioration successive et future de tous les

intérêts, sans nuire à ceux-ci dans le présent, ou du moins en leur nuisant le moins possible, ne peut pas s'improviser; que ce doit donc être à la fois une œuvre d'activité, de modération et de prudence; qu'il faut par conséquent que ces trois conditions coexistent à tout instant dans l'état social, ce qui se trouve réalisé par les modifications qu'éprouve l'organisme de l'homme suivant les différents âges et par la présence simultanée de tous les âges à un moment donné.

Troisièmement. — Que si les différences d'organisme, quant à leurs espèces particulières, rendent parfaitement compte des différences de vocation, il faut expliquer les divers degrés de supériorité dans une même catégorie de vocations par la proportion d'énergie du principe animique appartenant à chaque individu.

Nous verrons plus tard comment Dieu qui, au point de vue des idées de suprême justice, n'a pu accorder de privilége à aucune de ses créatures, qui a dû par conséquent, à l'origine, attribuer la même valeur à toutes les intelligences, comment, disons-nous, Dieu, qui nous a créé tous égaux, a mis entre les mains de l'homme une faculté à l'aide de laquelle celui-ci peut faire sortir, de ce fonds commun d'égalité, une part plus ou moins grande des richesses qu'il contient; et cela sans qu'il soit dérogé au souverain principe d'impartialité, sans lequel nous ne pourrions avoir qu'une notion fausse de la providence.

Nous ne saurions ici que poser la question, nous la reprendrons ultérieurement et nous dirons comment nous concevons que cette idée d'inégalités progressivement successives est en parfait accord avec celle d'une justice éternelle. Mais nous avons voulu dès l'abord constater qu'à une objection possible une réponse satisfaisante sera donnée. De sorte que si un doute momentané se présentait dans les esprits, ce doute ne devrait leur laisser d'autre anxiété que celle de l'attente des explications promises, et que ce qu'il pourrait avoir de pénible en lui-même doit être dès à présent adouci par l'espérance d'une solution qui, je le crois, sera à la fois conforme et aux aspirations du cœur et aux exigence de la raison. Un peu de préparation encore, et toutes ces choses seront élucidées. C. L.

Mes Amours.

(NOUVELLE.)

A Mademoiselle Marie N.

Quand j'étais encore tout jeune, ma mère me fiança avec une jeune fille qu'elle aimait plus que ses propres enfants, ce qui n'est pas peu dire, car elle nous adorait.

Je ne tardai point à aimer ma belle fiancée, mais j'étais de nature légère et étourdie et je n'avais pas toujours pour elle toutes les attentions qu'elle était en droit d'attendre de moi, d'autant plus que ma fiancée avait toujours l'air sérieux et grave. Souvent il m'arrivait de m'approcher d'elle avec l'intention de vivre à ses côtés, de jouir du doux son de sa voix, d'oublier tout pour elle;

mais découragé par son air placide, son regard trop grave et son cœur trop froid pour mon cœur bouillant, je m'éloignais d'elle avec dépit, bien décidé à porter auprès d'une autre mon âme et mon amour.

Elle me regardait partir d'un air triste et doux dans lequel je croyais lire..... un regret. Mais mon cœur, excité par la vanité et l'inconstance naturelle de mon caractère, se montrait insensible aux bons sentiments.

Cependant je sentais bien que je l'aimais, cette douce et belle fiancée avec laquelle ma mère m'avait élevé, et, singulière contradiction de mon pauvre cœur, plus elle était sérieuse et réservée plus je sentais mon amour grandir et la trouvais la plus douce et la plus belle des femmes, la plus digne d'être aimée.

Maintenant ma jeunesse est écoulée, l'heure des pensers sérieux est arrivée. Je retourne mon regard vers le passé et les souvenirs, volée d'oiseaux de toutes sortes, viennent se poser sur moi agitant leurs ailes au milieu des feuilles mortes.

« O la plus belle des fiancées ! O la plus douce et la plus ado-
« rable ! combien ne vous ai-je pas négligée dans ma légèreté
« folle et combien est coupable mon indifférence qui depuis
« si longtemps vous fait injure ! Pardonnez à cet ingrat, à cet
« enfant prodigue qui revient à vous le cœur contrit, les yeux
« baignés de larmes. Je suis à vos genoux implorant ma grâce en
« faveur de mes regrets. »

Alors je vis ses lèvres remuer pour un sourire, ses yeux brillèrent d'une douce flamme et toute sa figure prit un éclat qu'aucune expression ne peut rendre, car c'était une partie de son âme qui s'était répandue sur son front et sur ses joues.

Je sentis que je l'aimais par toutes les fibres de mon cœur; mais, honteux et confus de l'avoir tant méconnue, j'osais à peine la regarder.

Cependant je repris courage car il me sembla voir, dans un nuage au-dessus d'elle, ma mère morte — hélas ! — en l'adorant, qui m'encourageait par un sourire.

Alors j'osai la regarder en face. Je lui promis de n'aimer plus qu'elle, de lui donner pour toujours mon cœur, mon âme, et toutes mes pensées. Elle me tendit sa main que je baisai.

Maintenant nous vivons ensemble, nous aimant, nous aidant l'un l'autre à casser les branches et les épines du chemin. Nous aimons les fleurs, nous aimons le soleil, les arbres et les oiseaux qui chantent, et, la main dans la main, nous vivons heureux sous l'œil de Dieu.

Quelquefois encore des nuages viennent se mettre entre elle et moi ; mon cœur se serre et croit qu'il va mourir. Mais elle est bonne et bientôt, à ma voix attendrie, elle me rend son amour et les nuages illuminés comme par enchantement nous font un palais d'or et d'azur.

Mais je le vois bien, ô tristesse ! nos fiançailles ne finiront jamais, car elle m'a dit qu'elle ne se donnerait jamais tout entière à moi.

Son nom ?

Ma fiancée, ma belle fiancée, s'appelle..... La Vérité.

Paris, 5 novembre 1878. René Caillié.

Libres Pensées (Suite.)

(Voir la *Revue* de novembre 1878.)

XVI.

Nous avoons dit que nous admettons entre les âmes et les périsprits des lois d'attraction semblables à celles qui régissent la matière. On se rendra facilement compte de cette vérité, pour ce qui est de l'âme, avec un peu de réflexion. En effet, n'êtes-vous pas attiré naturellement vers telle personne, par des liens sympathiques et invisibles? Et cette attraction est souvent instantanée chez certaines âmes qui se rencontrent pour la première fois; on dirait qu'elles se connaissent déjà, qu'elles ont déjà vécu ensemble. Au contraire, souvent et à première vue, n'éprouvez-vous pas une répulsion que vous êtes obligés de combattre, invincible quelquefois pour telle personne dont vous semblez deviner intuitivement, par instinct, la mauvaise nature ou la nature contraire à la vôtre? Pour ce qui est des périsprits il semble aussi se montrer là les lois d'attraction et de répulsion que Franklin a découvertes dans les phénomènes électriques, et qu'il a expliquées en admettant qu'entre deux molécules électrisées il y avait répulsion si toutes deux étaient positives, et attractives, si l'une était positive et l'autre négative. Ces lois paraissent rendues évidentes dans nos séances de spiritisme expérimental, par les spiritualisations d'esprits qui ne sont possibles qu'avec certains médiums et, suivant toute probabilité, seulement entre certains périsprits.

Le moment où l'âme, atome errant et vague, doué d'intelligence, de désir et de volonté, devient enfin une personnalité qui ne doit plus s'éteindre, Dieu seul le sait. Pour nous il est impossible à saisir. De même aucun de nos savants ne peut affirmer le moment où le règne végétal, cessant d'être, l'animal commence. Tous les êtres de la création terrestre forment une chaîne infinie et ininterrompue à laquelle il ne manque aucun anneau, mais chacun de ces anneaux devient de plus en plus fort, de plus en plus parfait, et l'un quelconque est toujours supérieur à celui qui le précède. Qui pourra jamais savoir quand cette âme errante devient aigle ou lion? Mais on peut concevoir la matière et l'âme suivant pour ainsi dire deux chemins parallèles en même temps que complétement distincts et séparés. En vertu des lois d'attraction, d'affinité, de cohésion, de compression, de cristallisation... la matière passe de l'état d'atome invisible (invisible pour nous) à l'état de molécule et de planète. Par d'autres lois que l'on pourrait appeler *Lois animiques*, telle que l'attraction sympathique, le désir, l'affectivité, l'amour... l'âme, elle aussi, passe de l'état d'atome à l'état d'être intellectuel et moral, et de même que la molécule chimico-physique va former une terre, l'atome d'âme un jour formera la personnalité d'un Moïse ou d'un Newton.

Qu'y a-t-il donc là qui puisse étonner? Ne voyons-nous pas

chaque jour un phénomène semblable se produire dans l'embryon qui part de l'état d'atome imperceptible pour grandir encore, et enfin devenir un homme ayant cinq pieds six pouces? Et, en même temps, dans ce corps, ne découvrons-nous point une âme prenant aussi son essor, qui, d'enfant ignorant, devient esprit supérieur et devine un jour les lois de la création et les lois de la vie?

En poursuivant ce parallèle, on voit que l'on peut admettre que si, par suite des lois matérielles, le corps animal s'assimile de la matière, d'un autre côté, par l'effet des lois animiques, à la suite d'une longue série d'existences et d'épreuves qui créent naturellement l'expérience, l'âme s'assimile des qualités: Bonté, Intelligence, Savoir, Convictions ou Foi, Puissance morale, Mémoire inconsciente au principe, mais consciente et forte plus tard. En un mot, l'âme se forme. Tout ce que nous pouvons dire, par la raison que nous en trouvons la preuve dans l'existence des grands génies qui apparaissent dans toutes les nations, tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'un jour ce moment-là vient où l'âme est devenue une personnalité immortelle et indestructible. Pour nous, spirites convaincus qui assistons journellement, on peut dire, aux matérialisations, au retour des âmes, non point mortes — c'est là une expression qui, pour nous, n'a plus de sens — mais désincarnées et plus vivantes que jamais; pour nous, qui voyons les âmes des Lamartine, des Corneille, des Pascal et des Descartes venir communiquer avec nous et nous écrire, avec leur beau style bien connu, leurs grandes et nobles pensées; pour nous, il y a certitude formelle de l'individualité de l'âme et cela est devenu, n'en déplaise aux légers et faciles railleurs, une vérité hors de page, par excès d'évidence.

En effet, si l'on étudie sérieusement les comptes-rendus de toutes ces soirées spirites que l'on voit se former aujourd'hui dans toutes les parties du monde, dans tous les centres où se trouvent des médiums, il devient impossible de nier l'existence et l'individualité de l'âme humaine. Qui de nous pourrait les mettre en doute quand on voit des êtres aimés, ou nous aimant, revenir d'outre-tombe, se matérialiser et se montrer aux regards. Lisez, *Revue spirite* de janvier 1878, page 7, l'article « Gens de l'autre monde » relatif aux expériences faites aux États-Unis par le colonel Olcott; n'est-il pas merveilleux et convaincant de voir revenir et se manifester à la vue tous ces esprits qui ont quitté la terre : Georges Dix, May Flower, l'indienne Honto et tous ces Peaux-Rouges? Lisez page 65 (mars 1878) l'article intitulé « Mains d'Esprits moulées dans la paraffine; » c'est la reproduction de faits qui se passent en Angleterre et publiés par M. Reimers dans la Revue spirite de Londres. N'est-on pas saisi d'émotion en voyant revenir cette grande dame de la cour d'Elisabeth, cette charmante Bertie, apparaissant toute lumineuse, disant tout haut « Dieu vous bénisse! » acceptant une croix d'or et la mettant à son cou, donnant sa petite main moulée en plâtre ainsi que son pied d'aristocrate; disant « adieu » en envoyant

des baisers ? Tout cela n'est-ce pas ravissant ? Dites ! ne sont-ce pas là des preuves évidentes de la survivance et de la personnalité de l'âme. Lisez, page 211 (juin 1878) les manifestations de Naples de l'esprit Nana-Sahib. Voici des faits curieux au plus haut point; c'est un esprit désincarné qui n'a plus conscience du temps. Il ne s'aperçoit même pas qu'il s'est emparé du corps d'un médium, ce qui prouve que cette réincarnation temporaire s'est faite *inconsciemment* ; de plus Nana-Sahib voit qu'il est encore dans l'Indoustan assis sur ses tapis royaux ; il appelle sa garde : « Mes guerriers, mes braves ! on vient de me faire prisonnier; venez à mon secours ! »

Lisez encore dans notre Revue tous les *résumés si intéressants* et si remarquables à tous égards des séances tenues chez M. le colonel d'artillerie Devoluet, s'il est après cela permis de douter, que faut-il donc alors pour conduire votre esprit à la conviction ? Dans l'une de ces séances, page 27 (janvier 1878), on voit même le médium Amélie assister à la matérialisation d'un périsprit de chien, et la manière dont cette manifestation se produit, l'honorabilité des personnes présentes, ne permettent pas l'ombre d'un doute.

Notez enfin pour enlever aux esprits sceptiques tout sujet de négation et toute idée de supercherie, que ces phénomènes remarquables se produisent en même temps en Allemagne, en Amérique, en Angleterre, en Italie et en France, même à Constantinople et même en Perse. Qui donc osera venir nier la véracité, l'évidence de la révélation nouvelle ?

De tout cela il faut absolument conclure que la forme survit au corps, et alors rien n'est plus facile que d'admettre qu'en se réincarnant un nombre infini de fois, cette forme change petit à petit, d'une manière infinitésimale si vous voulez, et va toujours en se perfectionnant. Un anneau de la grande chaîne forme l'anneau suivant.

Ah ! ces questions sont ardues ! Elles sont en même temps de l'ordre le plus élevé et du plus haut intérêt pour tout esprit qui croit ou qui veut croire à ses destinées dans l'avenir. Nous pensons qu'il ne faut rien négliger pour aider les recherches de l'existence de l'âme car l'âme, étant démontrée, celle de l'existence de Dieu l'est aussi et les principes qui doivent servir de bases à la Société se trouvent avoir un point d'appui solide. Nous nous estimerions bien heureux si, en apportant notre pierre à l'édifice, nous pouvions aider la lumière à se faire. Il nous semble que la révélation spirite rend la tâche facile.

XVII.

L'âme vient de naître, avons-nous vu. Ainsi qu'un rayon qui vient du soleil renferme en lui, à l'état latent, tous les rayons colorés : violet, indigo, bleu, vert, jaune, oranger, rouge et toutes les teintes, en nombre infini, que l'on voit dans la nature; ainsi

l'âme renferme en elle, à *l'état inconscient*, toutes les grandeurs, toutes les perfectibilités possibles. Elle porte le *type idéal*, et bientôt on va la voir monter, grandir, s'élever toujours. Oh ! l'âme des grands Messies n'est pas encore venue : ni Bouddha, ni Zoroastre, ni Moïse, ni Socrate, ni Jésus, ne pourraient encore marcher sur ces rochers de granit au milieu des ichthyosaures, des ptérodactyles et des mastodontes ; mais cependant déjà apparaissent à l'horizon des lueurs qui commencent à éclairer les lueurs de l'avenir ; c'est l'aube que que l'on voit poindre et l'âme a déjà bien grandi. Bientôt l'on voit, dit la Genèse hindoue, la terre se couvrir de fleurs, les arbres ployer sous leurs fruits, des milliers d'animaux prendre leurs ébats dans les plaines et dans les airs et les éléphants blancs se promener péniblement sous l'ombrage des forêts gigantesques.

Un fait éminemment remarquable et qui montre bien qu'il y a intention préconçue, une intelligence évidente qui s'est donné un but fixé d'avance, c'est que tout animal qui naît trouve à côté de lui l'élément qui doit le nourrir : soit le végétal, soit le fruit, soit l'animal même, qui convient à sa nature, à son état présent de matérialisation, à son point de transformation. Et dites ! ne croit-on pas voir, par l'œil de la pensée et de l'imagination, ne croit-on pas voir des êtres invisibles travaillant les gaz de l'air et les matérialisant ? Se faisant mousse, se faisant fougères, grandissant sans cesse ?

La science ici nous montre une loi curieuse. L'air est composé de deux gaz, l'oxygène et l'azote. L'azote est indispensable à la nourriture de l'homme, l'atmosphère en est remplie, et cependant l'homme ne le prend pas directement à l'air ; il faut que cet azote ait été préalablement transformé d'une certaine manière, et c'est la plante qui fut chargée de cette mission : c'est elle qui s'empare et se nourrit de l'azote de l'air, après quoi l'homme se nourrit lui-même de cette plante pour lui prendre son azote devenu assimilable par une première transformation. Il résulte en effet des expériences de notre chimiste Boussingault que l'azote contenu dans les substances animales provient des aliments, tandis que celui contenu dans les végétaux est fourni directement par l'atmosphère. Ne serait-ce pas là, surprise au passage, une des premières lois de la transformation de l'atome ? La plante se nourrit d'azote, l'animal se nourrit de la plante, l'animal se nourrit de l'animal. Nous ne pouvons nous empêcher de voir, dans toutes ces transformations, autre chose que le fluide universel métamorphosé sous l'action d'êtres intelligents.

XVIII.

Nous l'avouerons, cette loi de souffrance qui règne sur toute la surface du globe, cette loi de l'animal qui ne peut vivre sans en

dévorer un autre, cette loi contraire à la bonté divine, nous tourmente étrangement, nous attriste et nous préoccupe incessamment. C'est bien vrai, c'est bien certain, la souffrance est l'agent de la marche du monde. Mais quelle peut-être la raison d'être de cette loi cruelle ? L'image de la mythologie antique, du phénix renaissant éternellement de ses cendres nous vient naturellement à l'esprit. Quoi de plus saisissant, de plus foncièrement vrai que cette image ! De la molécule de granit décomposée est née la première cellule qui a formé la première mousse ; de ces mousses sont sorties les herbes et les fougères et, d'une manière insensible, on passe du règne minéral au règne végétal. Mais immédiatement dans ce nouveau règne apparaît un phénomène nouveau, c'est le phénomène alternatif de la vie et de la mort. La fougère commence — on appelle cela naître — elle pousse, elle grandit et meurt en laissant à sa place un détritus d'où va renaître, ou d'autres fougères, ou d'autres mousses; ce sont tous ces premiers détritus qui ont formé l'humus dont le globe est recouvert et dont vont sortir de nouveaux végétaux et de nouvelles formes. Et ne peut-on pas dire que l'âme se nourrit des matériaux qui ont composé ses formes antérieures ? C'est bien là de la matière incessamment métamorphosée dans l'immense creuset de la création. « Laissez un cadavre se putréfier au soleil : « la plus grande partie de ce corps s'en ira dans l'atmosphère sous « forme de gaz impalpables. Une autre partie sera dévorée par les « vers, qui seront dévorés à leur tour. Le reste ne sera bientôt plus « qu'une pelletée de terre. Si l'on plante un légume dans cette « terre, il en épuisera par ses racines les substances nutritives. « Qu'une chèvre vienne à brouter ce légume, elle en fera du lait et « la jeune fille qui boira ce lait aura mangé de la chair humaine... « transformée ! (1) »

Il y a évidemment un but dans toutes ces morts successives et ce but est de permettre à l'élément d'âme de recommencer une vie nouvelle pour pouvoir changer sa forme, ne fût-ce que d'une quantité infinitésimale. Il sort quelque chose de la matière, on le voit bien, et il nous est impossible d'admettre que ce quelque chose se perd. Non ! rien ne se perd, pas plus l'atome d'âme que l'atome de matière. Cet embryon d'âme, cette force douée d'intelligence et de volonté, va renaître, et c'est à force de renaître et de souffrir, qu'elle deviendra une personnalité consciente. Le fait est évident, mais nous n'en comprenons pas la raison d'être. Mais, puisque nous voyons que la souffrance est une des grandes lois de la vie que, dans notre faiblesse nous ne pouvons pas expliquer, puisque nous voyons bien que toute vertu a pour mère une souffrance, soumettons-nous, armons-nous de courage, aimons la souffrance, et, la considérant comme un maître dur et sévère qu'il

(1) *L'Esprit consolateur*, par le P. Marchal.

nous faut respecter, profitons de ses leçons pour nous élever, et, calmes et résignés, le cœur plein d'espérance et de foi, répétons fièrement avec le poëte :

Si fractus illabatur orbis
Impavidum ferientur ruinæ. HORACE (1).

(A suivre.) RENÉ CAILLIÉ.

Faits de Spiritualisation.

COMPTE-RENDU DES TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

Séance du samedi 9 novembre 1878

Chez M. RENÉ CAILLIÉ, vice-président de la Société scientifique d'Etudes psychologiques.

Étaient présents : M. René Caillié, vice-président, MM. Vallès, Hippolyte, Eugène Nus, membres du Comité; M. Chaigneau, secrétaire, M. Marchal, M. Evette, M. de Lamaz, Mme et Mlles Brunet, Mlle de Lavalette, M. et Mme Hugo d'Alesi, membres de la société; Mlle Marie, M. Robert, M. Groenemeyer, ingénieur des travaux publics du gouvernement des Indes néerlandaises à Java, M. Billaudot, ingénieur civil, MM. Em. Mors et H. Bureaux, élèves de l'école centrale, M. A. Lebon, élève de l'école des sciences politiques.

La séance commence à 9 heures passées. M. Hippolyte magnétise le médium Mme Hugo d'Alesi. Elle est un peu oppressée. « Ne me lâchez pas, dit-elle, ils sont là. Il y en a un qui est plus vieux que les autres, il a une quarantaine d'années, il est là, méfiez-vous. » M. Hippolyte lui passe un mouchoir magnétisé. « Ah ! ça sent bon, ça sent l'eau de Cologne. » Elle respire le parfum fluidique, s'évente avec le mouchoir et se le passe sur les cheveux... « Allons, bon ! voilà le fou !... Oh ! une femme ! j'ai vu cette figure-là quelque part, je l'ai vue dans un journal illustré, elle n'est pas belle. Elle a quelque chose à demander; elle est atroce, elle me fait peur à cause de ce que j'ai vu sur le journal. Oh ! elle était toute mutilée sur le journal, mais elle ne l'est pas maintenant... Voilà beaucoup de monde; je ne vois pas nos guides... Ah ! je vois Blanche !... Maintenant voici un prêtre très-beau, d'une figure très-intelligente, il a environ quarante ans. Tiens ! une vieille dame que je connais, que j'ai déjà vue ici, elle vient pour une dame qui se trouve derrière vous, la première à votre gauche. Le prêtre traverse, il est maintenant près de M. Marchal, c'est un Esprit familier; c'est un Esprit qui l'aime, on le voit à son regard... il ne veut pas dire son nom, il est drôlement habillé, il a un surplis blanc,... il est difficile de dire son âge, car ces hommes-là n'ont pas de barbe, il a une quarantaine d'années, il me semble. En voilà un autre, c'est un moine, il a un grand habit blanc avec un manteau noir. Et puis il y a une femme qui est derrière M. Marchal, elle a une cinquantaine d'années, je ne sais pas ce qu'elle a sur la tête, c'est comme une dentelle noire, une sorte de voile. Ça ressemble à peu près à une

(1) Que le ciel tout entier tombe en éclats sur moi mon front impassible ne fera point un pli.

mantille espagnole, excepté que la pointe revient en avant. Voilà des enfants, la petite M. Coche et mon frère, je ne veux pas qu'on le voie, on se moquerait de lui, il fait des grimaces. Voilà votre mère, elle est bien contente, je ne sais pourquoi elle est si radieuse que ça. Voilà une dame à côté de votre mère. Voilà une belle femme, très-jolie, je l'ai déjà vue, je la reconnaîtrai toujours, c'est Marie. Elle est bien faite, pas si grande que Caroline, plus grande que moi, on dirait qu'elle a au cou un collier de petites perles blanches à deux rangs ; elle s'approche tout près de M. Chaigneau. Voici Gustave qui tient quelque chose à la main. C'est lui qui nous fait des niches tout le temps, c'est lui qui fait danser la cafetière. Il est bien content de la petite Marie parce qu'elle n'a pas eu peur de lui. Je vois Mathilde, elle est décorée, elle a une décoration rouge à son corsage, un large ruban, on dirait de la faille, ça se tient fort ; c'est très-joli, très-vif. Elle est habillée comme une pensionnaire, sa coiffure n'est pas moderne, elle est gentille. Je regarde Marie : décidément Donato l'a faite plus grande que nature, mais pas beaucoup, on lui en parlera. » Il s'agit du portrait de Marie que M. Hugo d'Alesi a eu la très-gracieuse pensée de demander à l'Esprit peintre Donato dont la complaisance est inépuisable ; on sait que M. Hugo d'Alesi est un médium peintre extrêmement remarquable qui travaille, non-seulement sous l'impulsion de Donato, mais sous celles de Diaz, de Corot, de Courbet, si bien que sans avoir jamais étudié les procédés de ces maîtres ni la nature du paysage, le voilà devenu paysagiste, transformant incessamment sa palette et son procédé. Il a déjà fait, avec l'assistance de Donato, plusieurs figures au crayon exécutées en une demi-heure environ, à grands coups de hachures, et qu'on peut voir au siége de la société ; mais, à part une tête de Pie IX, brossée en quelques heures, le portrait de Marie est la première figure qu'il exécute en peinture. Au moment où avait lieu la séance, le portrait était seulement ébauché. Ajoutons, pour être exact, que M. Hugo d'Alesi est naturellement peintre, et que, lorsqu'il travaille de lui-même, lorsqu'il reproduit ce qu'il a étudié, il est peintre de marine. Mais revenons à notre séance. Après Marie, le médium voit Tony-Moilin. « Il m'a touché le bras, dit-elle ; c'est comme de l'électricité, Oh ! que c'est violent !... Ah ! maintenant les guides sont là : Philippe, l'abbé Gérard, le Dr Demeure, Allan-Kardec, Donato, Diaz, Courbet, un vieux, bien vieux, c'est Béranger, je l'aime beaucoup. Voilà Rachel, et deux femmes derrière elle. Vous pouvez commencer les incarnations. »

Le corps du médium se roidit et se renverse comme une masse rigide, concave en arrière, entre les bras de M. Hippolyte qui le soutient, le magnétise, et dégage successivement par des passes et des insufflations l'épigastre, la poitrine, le front, le cou, les mâchoires et les lèvres. Le corps revient à la vie, s'assouplit et se repose dans le fauteuil, la bouche s'ouvre pour parler, et au caractère de la voix, M. Hippolyte reconnaît l'esprit de Philippe. Il demande un renseignement à propos d'un enfant qui est malade, qui est probablement obsédé. — « Oui, répond Philippe, il y a obsession, mais il y a aussi une maladie de vessie, ce qui est tout autre chose. Il faut entreprendre ce traitement malgré

les difficultés ; ne crains pas de perdre ton temps ; on ne perd jamais son temps en s'occupant des autres, car on fait son devoir ; il ne faut reculer devant rien pour être utile à ses semblables ; ne crains pas l'ingratitude : il n'y a que ceux qui ne font pas de bien qui ne font pas d'ingrats. Il faut une magnétisation sérieuse, il faut faire des insufflations à travers un linge du côté de la vessie. Tu arriveras plus tôt à bout de la maladie de vessie que des obsessions. » A une question relative aux apports, Philippe répond « qu'il ne s'en fait aucun sans que l'Esprit prenne des forces à un médium ; dans les cas où l'on a cru avoir des apports sans médium, l'Esprit avait pris du fluide à un médium inconscient. Plus tard vous pourrez obtenir des apports dans une demi-lumière et, j'espère, des mains matérialisées. Ne demandez pas trop, vous obtiendrez beaucoup. Vous voulez savoir si les phosphorescences facilitent les matérialisations ; oui ; et c'est pourquoi jusqu'ici les apports ont eu lieu en même temps que les phosphorescences. » Après une courte interruption, Philippe reprend : « Le médium vient de passer par une petite crise intérieure qui eût chassé tout autre Esprit que moi. » Comme on lui parle de certains désagréments qui viennent du scepticisme rencontré : « C'est inévitable, dit-il ; quel est le médium ou le magnétiseur qui n'ait été traité de charlatan ? S'il en tirait profit, on le traitait de voleur. Et tu voudrais, toi, ne pas soulever de doutes ? » —Je crois, dit M. Hippolyte, que la raison principale est la crainte de la réalité qui effraie les esprits forts. — « Il y a de cela, répond Philippe, et aussi autre chose. Il y a aussi l'étonnement. Ce n'est pas possible, se dit-on ; si ce n'est pas possible, il y a donc une fraude. Et on cherche, on se creuse la tête. » — A ce propos, que pensez-vous de Cazeneuve ? — « Cazeneuve est un médium et rien qu'un médium. Seulement Cazeneuve en voulant faire du mal au spiritisme, lui a fait du bien, il a servi la cause. » A une question dont le souvenir m'échappe Philippe répond : « Le catholicisme est vieux, le spiritisme est jeune, c'est une grande lumière, mais il faut du temps à tout. Soyez tranquilles, le temps viendra où tout changera ; la face du monde changera le jour où le spiritisme sera la croyance universelle. Tout veut un temps, sachez-le ; ne croyez pas que les Esprits cherchent à convaincre par force ; ils pourraient à chaque instant forcer la persuasion, mais nous ne le faisons pas parce que les gens ne sont pas mûrs. Laissez la foi entrer petit à petit dans la raison, dans l'esprit des hommes. Maintenant je vais m'en aller ; bonsoir, amis. »

Crise semblable à la précédente ; dégagement par les mêmes procédés.

« Je voudrais bien boire, dit la voix nouvelle, une voix douce. Ah ! j'ai soif ! » On lui donne à boire. « Me reconnaissez-vous ? Demandez à Reine si elle me reconnaît. Bonsoir, mignonne. » C'est Mathilde, elle embrasse la petite Marie. « Je suis fidèle au rendez-vous ; j'ai promis que je viendrais ce soir, et je viens. D'abord, ce n'est pas à Reine que j'ai promis d'apporter la petite bague ici, c'est au maître de la maison ; elle l'aurait depuis longtemps sans cela ; mais j'avais promis et j'ai toujours tenu ma promesse. Cette bague, il y a 25 ans que je l'ai. J'y tiens énormément parce qu'elle me vient de toi, il faudra que tu y tiennes

parce qu'elle te vient de moi. Je sais qu'on fera la chaîne ce soir ; alors je ne pourrai pas te la mettre au doigt ; je tâcherai de te la jeter sur les genoux ; d'ailleurs j'y ai mis quelque chose de volumineux, elle est petite, noircie un peu et si légère, vous auriez eu du mal à la trouver sans cela. Je suis venue ce soir comme je l'ai promis, mais je ne resterai pas longtemps. Je vais vous dire pourquoi j'apporte cette bague à ma petite amie. Il faut vous dire que, dans l'autre incarnation, nous étions élevées dans le même couvent, à Arras. Nous nous sommes aimées passionnément, elle a été ma seule affection. Elle sortit un an avant moi, à seize ans. A dix-huit ans, je suis morte. Reine sortit du pensionnat pour se marier, suivant la volonté de son père qui était veuf. Pour moi, mon père ne s'occupait guère de moi, ses occupations l'en empêchaient. Je donnai à Reine tout mon amour. En mourant, j'emportai dans la tombe la petite bague qu'elle m'a donnée. Je la lui rapporte. Elle a peur des Esprits ; ce sera pour elle un talisman, je viendrai chaque fois qu'elle la regardera ; ce sera une évocation, et je serai là pour la protéger. Cette pensée doit écarter la terreur de son esprit. Voilà pourquoi je lui recommande cette bague. Oh ! si elle la perdait, je serais fâchée. Pourtant je saurais la retrouver... Je crains pour le médium : il y a là un Esprit qui veut se manifester ; cet Esprit n'a aucune espèce de lien fluidique avec le médium ni avec vous. De son vivant, c'était une nature grossière, du moins primitive, il est sorti de l'animalité il y a peu de temps, il n'a eu que deux incarnations. Il n'a pas de liens avec vous, mais la charité vous ordonne de l'accueillir. Avant de m'en aller, encore un mot : demande donc à l'Esprit Donato qu'il fasse faire mon portrait pour toi, je serais si contente ; tu le mettras dans ta petite chambre. Bonsoir Reine. » Elle embrasse sa petite amie, demande encore à boire, et part.

Après une crise assez forte, voici venir l'Esprit annoncé. — Qui êtes-vous ? lui demande-t-on. — « J'ose pas le dire ; j'étais venue pour parler ; maintenant j'ose pas, j'ai honte. Je viens vous dire... Je peux pas dire comment je m'appelle, parce qu'il y a des dames, elles auraient peur. » M. Hippolyte insiste, il la rassure... « Marie Le Manach... il faut prier pour nous, pour lui et pour moi. C'était ma faute ce qui est arrivé, je buvais ; ce ne serait pas arrivé si je n'avais pas eu un plumet ce soir-là ! Il n'était pas mauvais garçon. Moi je lui pardonne. Et puis, vous savez, il a fait ça, encore, c'est parce qu'il avait peur. Je vas vous conter comment que ça est arrivé : il m'a frappée ; moi je m'étais baissée ; il m'avait appelée vache ; moi je lui ai répondu des sottises, je l'ai appelé cochon ; et puis il m'a f..... un coup de pied dans le ventre ; je me suis évanouie ; il m'a frappée encore avec son talon ; alors j'ai resté sans mouvement. Il m'a crue morte, il a eu peur ; il a voulu s'assurer de la chose, il m'a f.... un coup de couteau dans le ventre, je n'ai eu que le temps de faire : Oh ! Alors il s'est dit : on va me couper le cou. Il avait la fièvre, il ne savait pas ce qu'il ferait de moi. Il s'est dit : on va me prendre ; comment sortir ce corps sans qu'on me voie ? Alors il a commencé à faire ce que vous savez. Je vous jure que je lui en ai pas de rancune. Je vous jure sur ce que j'ai de plus sacré,

messieurs, que je ne lui en veux pas, et que ça m'a fait de la peine de lui voir couper le cou. » On lui demande si elle a revu Billoir dans l'espace. « Oui, je l'ai revu : il est bien malheureux, il ne peut pas venir là-haut, il ne peut pas s'élever de ce monde. » — Vous, vous êtes plus élevée? — « Oui, moi je suis plus élevée, je n'ai jamais fait de mal à personne. » — Et lui, que fait-il? — « Lui, il tourne autour du monde, il voit la chambre, il voit la prison, et puis aussi ce que vous savez. Il a honte, il n'était pas mauvais, c'était pas un mauvais garçon, il avait de l'estime pour moi. Il me rudoyait, il mangeait mes quatre sous, mais il avait de l'estime pour moi. Dans sa prison, il rêvait de moi. Que voulez-vous? C'est un malheur. Bien sûr que ça ne lui arrivera plus. Depuis l'affaire, je ne l'ai pas quitté, et je l'ai vu pleurer sur la petite blague que je lui avais donnée; il se disait souvent : Ah! cette pauvre Marie! Ça m'a fait plus de mal de lui voir couper le cou que de le voir couper mon corps... Sur le moment je disais : Oh! le gredin! en a-t-il du vice! Et puis quand il emportait les pauvres paquets, j'avais peur pour lui. » — Quelle impression ressentiez-vous? — « Je restais toujours dans la chambre, mais je me savais morte, je regardais, j'étais toute chose. Je ne ressentais pas de douleur du tout; seulement j'étais comme une personne abrutie; je disais : Faut-il qu'il ait du vice! Et puis on ne se rend pas bien compte... Je voyais bien ce qui se passait, que j'étais morte, et que c'était moi qu'il charcutait comme ça... Je suis pas si bête que ça! » — Et maintenant où êtes-vous? — « Maintenant je suis dans l'espace. » — Seule? — « Non, avec les autres. » — Et que fait-on là? — « On va, on vient, moi j'y ai pas beaucoup de connaissances; je viens souvent à Paris. » — Et à quoi ressemble votre manière de vous mouvoir? — « C'est un peu comme un oiseau. » — Et vous n'allez pas dans les autres mondes? — « Non, je n'ose pas. » — Voyez-vous des Esprits lumineux? — « J'aimerais bien en voir, mais je n'en connais pas. » — Est-ce qu'il y a un obstacle qui vous en empêche? — « Quel obstacle? Je n'ai jamais rien fait de mal. » — Avez-vous retrouvé quelques connaissances? — « J'ai retrouvé Eugénie et Claude. » — Et vous n'avez pas grand chose à faire? — « Non, c'est bon de n'avoir rien à faire. » — Et éprouvez-vous le besoin de manger? — « On n'a plus faim, que voulez-vous que l'on mange?... Enfin je suis venue pour vous dire qu'il n'était pas aussi mauvais qu'on le dit. Alors je viens vous recommander ça : prier pour lui, ça à tous les gens qui croient au spirisme *(sic)*. Priez pour lui, qu'il soit pardonné, car cela me fait de la peine, personne ne prie pour lui, et si on priait pour lui, ça lui ferait du bien. Pourtant il y a ici une dame qui a prié pour lui; c'est pour ça que je suis venue. Si vous priez, ça l'aidera à monter; alors comme ça du moment où il pourra venir où je suis, il sera tranquille, je ne demande que ça. C'est convenu? Je remercie encore la dame et la compagnie. Bonsoir. »

Crise forte, catalepsie, corps raide, convexe en avant. Puis dégagement. Les deux bras, un peu tremblants, se portent en avant dans l'attitude de l'exhortation, la physionomie est modeste; quand la bouche s'ouvre, la voix est douce et paternelle. A tous ces signes on reconnaît l'abbé Gérard.

■

« Bonsoir, mes enfants. Vous venez de voir un Esprit, encore bien ignorant et bien nouveau parmi les Esprits; il est venu à vous pour demander de prier pour son meurtrier. Oui, l'Esprit de cette pauvre femme est venu pour excuser cet homme qui l'a frappée horriblement et qui l'a mutilée après sa mort. N'est-ce pas un enseignement, et n'est-ce pas à méditer ? Elle vous a expliqué naïvement comment le crime s'était commis, elle l'a fait dans la langue du peuple, mais avec la foi, la foi en Dieu et la foi en vous. Mes enfants, combien d'entre vous ont reçu une injure et ne la pardonnent pas, et au lieu de cela, cherchent à se venger? Vous parlez le cœur aigri contre celui qui vous l'a faite, et toutes les personnes que vous connaissez et qu'il connaît sont sûres de vous entendre dire de lui tout le mal que vous pouvez. Je ne fais pas de personnalités en disant cela. Et maintenant voyez cette femme! cet homme la tue, la coupe en morceaux; eh bien! elle, elle le suit, elle l'accompagne jour et nuit, comme un bon ange. Et encore élevée par son pardon sublime qui, aux yeux de Dieu, est un bien grand mérite, elle redescend, elle n'ose se mêler aux grands Esprits, parce qu'elle préfère consoler l'homme qui souffre pour l'avoir frappée! Voyez et admirez! Voyez ce que la charité peut faire. Soyez comme cette femme, soyez sans rancune pour ceux qui vous font du mal. Priez et imitez... Parmi vous, mes enfants, n'en est-il pas qui ont une petite rancune contre quelqu'un ? Quel que soit celui d'entre vous qui en veuille à un de ses frères, que l'exemple de la pauvre femme qui vient de venir vers vous soit présent à son cœur. Pardonnez, et s'il suffisait d'une démarche pour rétablir l'entente, faites-la sans orgueil. Si on pardonne de grands outrages, pourquoi ne pardonneriez-vous pas une petite offense ? » M. Marchal s'adresse à l'abbé Gérard qu'il a vu prêtre de Fribourg, il lui parle du catéchisme qu'il avait fait, et qui était plein de la morale du Christ.—« Oui, la morale de l'amour. L'Evangile est un enseignement tout d'amour. L'amour ne commande-t-il pas les sacrifices d'amour-propre pour l'entente et l'harmonie. Dieu est amour et nous donne l'exemple de l'amour et du pardon. Suivons son exemple. »

Départ de l'abbé Gérard, catalepsie, dégagement.

« Bonsoir, messieurs, je m'appelle Gustave.... On n'est pas fâché contre moi ? Est-ce qu'on n'a pas rigolé ? Je voudrais bien porter quelque chose à la petite fille, je sais pas si je pourrai. Il y a un Esprit qui m'a dit que c'était pas bien de faire des apports, car il faut que je le chipe à quelqu'un. Voyons, qu'aime-t-elle la petite ? Ah ! bah ! j'apporterai ce que je pourrai, mais elle aimerait mieux des gueulardises. Autrefois en ai-je pris des sous à maman, pour acheter des petits-fours et des cigares ! mais elle ne veut pas de cigares, elle! Je suis content, je l'aime bien cette petite-là. D'abord c'est ma nièce par correspondance, et puis elle est rigolotte.»—Quel âge avez-vous? demande-t-on à Gustave.—« A présent je n'ai pas d'âge. Autrefois j'avais près de dix-sept ans. » — Et vous étiez raisonnable ? — « Raisonnable ! vous savez, quelquefois, le moins possible. On allait au Château-Rouge.... J'aimais rigoler ; j'avais cinq ou six copains, tous les soirs on allait au café, et alors on rigolait, on jouait au billard. Je parlais

pas aux femmes, parce qu'elles m'auraient appelé morveux; et puis c'est pas à notre âge qu'on va casquer, alors ça leur va pas. Moi j'aimais bien jouer au billard... Il y avait le grand Henri, toujours je le battais, il m'en voulait, il m'a fait avoir du chagrin, des embêtements chez nous. Il m'avait prêté cinq sous, il l'a dit à papa qui m'a grondé; alors papa m'empêchait de sortir, il cachait mes beaux habits, et il savait bien que j'avais de l'amour-propre et que je ne sortirais pas sans ça. Je m'embêtais ! Tout ça la faute au grand Henri ! Qu'il se tienne bien, celui-là ! Si je peux lui faire des niches !... Ah ! il y a quelqu'un qui n'est pas content que je dise cela...Je vais faire une cocotte avec le mouchoir. » Il y avait un mouchoir dans la main du médium. Il arrive presque à faire sa cocotte, mais cela ne tient pas très-bien. — « C'est pas assez raide, dit-il. » — Alors vous êtes gai, lui dit M. Marchal. — « Pourquoi qu'on serait pas gai? Si on s'embêtait trop, on demanderait à revenir. » — Et comment vivez-vous, où vous êtes ? — « Vous voulez tout savoir et ne rien payer. Motus là-dessus, c'est la consigne! Sans ça on n'aurait pas de surprise. » — Est-ce toi, demande M. Hugo d'Alesi, qui as pris chez nous des communications? — « Moi, je prends jamais rien, j'ai seulement remué la pendule et le filtre à café, je joue avec les souris, je fais du bruit, mais cela ne fait pas de mal. Je chercherai ces communications. » Gustave s'amuse avec le mouchoir qu'il tortille ; M. Hippolyte regarde sa montre. — « Quand je vous le dis que vous me flanquerez à la porte. Heureusement que je suis bon zigue. Bonsoir. »

Le médium, après un instant de crise, revient à l'état somnambulique. Il a soif. M. Hippolyte lui donne de l'eau magnétisée au goût de café. — « Des mouches ! des mouches qui me piquent ! » M. Hippolyte lui fait un masque fluidique pour la protéger. — « Des cloches ! Ding ! ding ! Je vois un petit garçon de 16 à 17 ans, il rit ; je vois à côté une jeune fille en noir. Je vois Rachel et votre mère.... Des oiseaux dans la chambre.... une grande cage là... J'en voudrais un ! Comme ils sont gentils, ce sont des oiseaux verts, des verdiers. »

A ce moment on fait l'obscurité dans l'appartement ; tout le monde se tient par la main, on est debout, on fait la chaîne, chaîne ouverte en forme de fer-à-cheval. Le médium chante et M. Hippolyte l'accompagne à demi-voix. Quelques phosphorescences se produisent aux mains du médium qui finit par tomber sur le tapis. On refait la lumière et on trouve par terre, passée à un large ruban rouge, une petite bague d'or, un peu ternie, avec trois turquoises, dont une, assez verdie, se détache presque aussitôt. Le médium, avant de partir, est pris d'une crise violente dont M. Hippolyte finit par se rendre maître, mais dont le retentissement l'a rendu très-malade depuis cette séance.

Je ne terminerai pas sans quelques mots de réflexion. A la fin du dernier compte-rendu, nous avons éliminé successivement les hypothèses de la transmission de pensée et de l'hallucination du médium, tant à cause du caractère des communications obtenues, qu'à cause des phénomènes physiologiques intenses qui séparent les incarnations des différents Esprits, et aussi qu'à cause des phénomènes de phosphorescence et d'apport. Quant à l'*hallucination collective*, je n'y crois guère : d'ailleurs ce mot composé, que

l'on a pu mettre en avant, prouve à lui seul que, dans ce cas, ce qu'on appelle l'hallucination n'est pas un phénomène subjectif, car un phénomène subjectif devrait être personnel au cerveau qui en est le siége; une hallucination collective ne peut donc être que la perception collective, sous l'influence d'une action magnétique ou spirituelle puissante, de tableaux fluidiques déroulés devant une assemblée. Est-ce donc M. Hippolyte qui a le don de créer tous ces tableaux où sont écrites tant de paroles si variées et souvent si belles? Je lui en ferais mon compliment. Est-ce donc là un reflet ou un écho de la pensée collective des assistants? Je les féliciterais de jouer si juste, de former une résultante si pleine d'intérêt, étant des composantes quelque peu disparates. Quant à admettre que ce sont des êtres invisibles qui manipulent les fluides pour faire de nous le jouet d'impressions mensongères, ce serait arriver à une hypothèse spiritualiste, mais ce serait chercher à mettre des difficultés là où il n'y en a pas, ce serait vouloir remplacer le spiritisme rationnel par je ne sais quel spiritisme fantastique, qui, j'espère, n'est pas en cause. D'ailleurs est-ce qu'une hallucination laisse des impressions aussi nettes que celles que nous avons gardées? Est-ce qu'une hallucination pourrait se reproduire périodiquement, et dans des assemblées renouvelées, et cela sans que jamais aucun cerveau n'y échappât? Je ne crois pas que l'hypothèse de l'hallucination collective puisse être bien sérieusement mise en avant. Dans tous les cas, elle se heurte à un tout petit fait, à un fait qui laisse une trace matérielle de ce qui s'est passé, au fait des apports.

Ici nous touchons à une grosse question, à une question que je n'avais pas cru devoir aborder à propos du dernier compte-rendu, mais qu'il importe, dans l'intérêt de tous, de regarder en face. Bien que mon amitié pour le médium et le magnétiseur répugne à un pareil sujet, j'espère qu'ils ne me sauront pas mauvais gré d'examiner le problème sous sa face la plus désagréable. Les personnes peu familiarisées avec ces sortes d'expériences sont en général très-frappées des faits d'incarnation, et du caractère des communications correspondantes. Mais lorsqu'à la fin de la séance arrivent les apports, cela dépasse la somme d'élargissement qu'elles avaient su faire dans leurs esprits, et ne comprenant pas, elles disent : «Ce n'est pas possible, il y a une fraude.» Il faudrait pourtant être logique. Si vous niez les apports, il faut tout nier : d'abord il serait assez surprenant qu'un médium qui obtient des choses bien belles en vertu d'une véritable faculté, s'amusât, par je ne sais quelle vanité, à y joindre un brin de supercherie ; ensuite si vous niez les apports, remarquez bien que vous niez les incarnations de Philippe qui les a annoncés et qui en a expliqué le mécanisme : vous niez en même temps les communications si touchantes de Mathilde qui, à plusieurs fois, a parlé longuement de la bague qu'elle devait apporter; vous niez aussi l'incarnation de Stop dans une autre séance, où il a pour ainsi dire annoncé l'apport d'un bouquet de chrysanthèmes. Alors toutes ces communications étaient des comédies? Comédie que toute cette morale qui attendrirait les autres et se dessécherait elle-même? Comédies que les crises du médium? Comédie que la rigidité quasi-cadavérique de la catalepsie? Comédie que la coopération magnétique

de M. Hippolyte? Comédies que la fièvre et les souffrances qu'a endurées le médium depuis cette dernière séance?.. Quant à moi, j'admire profondément le dévouement des personnes qui, sacrifiant leurs forces et leur santé, s'exposent à de pareilles suppositions, pour nous permettre de porter nos recherches dans un monde encore bien peu connu, et d'y trouver la vérité, la lumière et l'espérance. J.-Camille Chaigneau.

Il est utile d'ajouter, sur les observations très-justes de M. Vallès, que, si nous avions affaire à une comédie, le médium devrait se trouver dans le cas d'une actrice, qui sait parfaitement un certain nombre de rôles, mais à la condition qu'aucun élément imprévu de dialogue ne vienne apporter de perturbation dans la partie qu'elle s'est assimilée. Or, ici le cas est tout différent, et, bien que les interruptions n'aient été que très-incomplétement reproduites dans ce compte-rendu, nous appelons l'attention sur le fait des questions posées par diverses personnes, et sur le caractère des réponses qui y ont été faites. Toujours ces réponses ont suivi immédiatement les questions; et non-seulement elles ont été faites avec aisance et naturel, mais elles sont toujours restées conformes au genre d'esprit et à la manière d'être des différentes personnalités. C'est là un point de discernement qu'il importe de prendre en considération.

Errata. — Dans la Revue de décembre 1878, page 513, ligne 4, au lieu de « petite-nièce, » lire « petite nièce; » il ne faut pas vieillir le médium. Page 517, ligne 38, interposer un tiret entre le mot « enfant? » et les mots « Un seul, » qui commencent la réponse. Page 527, ligne 43, au lieu de « transmettre, » lire « transporter. » J.-C. C.

Le Spiritisme dans les Gaules.

Parfois, à la fin d'une journée d'ascension pénible dans quelqu'une des montagnes des Alpes ou des Pyrénées, le voyageur fatigué s'enfonce dans une vallée étroite et profonde, et se dirige vers la plaine qui s'étend, aride, devant ses pas. La nuit descend, les ténèbres l'environnent. Mais s'il se retourne et regarde en arrière, il voit les pics élevés dont le soleil dore les sommets neigeux de ses derniers rayons. Il reprend courage et marche en avant, car ces feux suprêmes de l'astre du jour sont pour lui le garant d'une aurore prochaine.

Imitons ce touriste, jetons un regard en arrière sur les hauts monuments de notre histoire et nous allons les voir éclairés encore des lueurs qui annoncent le retour d'une lumière plus éclatante.

En l'an 159 de notre ère, quelques pieux missionnaires venus de l'Asie-Mineure vinrent prêcher l'Évangile dans les Gaules où, comme partout, la religion nouvelle ne tarda pas à soulever une réprobation générale. Cédant à la pression populaire, les magistrats appliquèrent aux Chrétiens les anciens édits lancés contre eux par les empereurs. Ils condamnèrent les uns, comme citoyens romains, à avoir la tête tranchée, les autres à être dévorés par les bêtes. C'étaient les fêtes et les plaisirs d'alors. Les combats de gladiateurs cédaient la place à l'exposition des chrétiens dans

l'arène, et l'on faisait boire à longs traits le sang des martyrs à la plèbe fanatisée.

A Lyon, dans une seule journée, quarante-huit chrétiens furent massacrés, parmi lesquels on comptait des femmes, des enfants, des vieillards, depuis l'évêque saint Pothin, plus qu'octogénaire, jusqu'à l'esclave Blandine, belle et frêle jeune fille qui reprenait des forces nouvelles sous le fouet des tortionnaires, et qui fatigua la rage des bourreaux. Sa maîtresse mourut auprès d'elle, et c'était devant la mort que le Christianisme posait fièrement le dogme de l'égalité entre les maîtres et les esclaves, entre les hommes et les femmes relevées de leur antique abjection.

Quelle était la cause de cette répulsion profonde que souleva chez nous la prédication de l'Evangile, et qu'y avait-il qui dût séduire les masses dans le vieux druidisme national, dont les autels de granit, cachés au fond des forêts sombres, devaient résister pendant bien des siècles encore à toutes les attaques, même après la conversion de Clovis, en 496? Pour l'expliquer, disons quelques mots de la religion des *hommes du gui de chêne*. Ces hommes furent nos pères, et les fils ne doivent parler qu'avec respect des croyances religieuses de leurs ancêtres.

Chez les Gaulois, le corps sacerdotal comptait trois classes différentes: les Druides, les Bardes, et l'ordre intermédiaire des Ovates, interprètes des premiers auprès du peuple et voués à la célébration des sacrifices, ainsi qu'à la pratique du culte extérieur.

Ce qui avait fait la force et la grandeur du druidisme, c'est que, dans la crainte qu'il ne descendît des régions célestes pour se matérialiser en des représentations ou des images grossières, les Druides avaient proscrit non-seulement les arts plastiques, mais encore l'art écrit, confiant à la mémoire des bardes le secret de leur foi, de leurs sciences, de leurs mystères sacrés. Reconnaissant l'impuissance de l'homme à représenter Celui que l'esprit humain ne peut comprendre et ne voulant pas que l'on enfermât dans des temples étroits le Créateur de l'immense univers, c'était seulement sous la majestueuse horreur des forêts qu'ils consentaient à l'adorer. Ajoutons qu'aux époques de barbarie et d'ignorance, quand la philosophie n'est pas venue encore éclairer les intelligences en enseignant la morale pure et dégagée de toute superstition, qui élève et soutient les âmes, la religion est considérée surtout comme un frein salutaire, elle doit chercher à faire craindre Dieu plutôt qu'à le faire aimer: c'est l'épouvantail des méchants, et comme tout le monde alors l'est plus ou moins, on voile son image derrière des mystères impénétrables, afin qu'il devienne plus effrayant.

César, dans ses *Commentaires*, habille à la romaine, les dieux des druides. Pour lui, Hésus, le dieu supérieur de leur triade, fut Jupiter; Bel-Héol fut Apollon, le dieu-soleil, et il n'est pas jusqu'au sombre Teutatès, dans lequel il ne se plaise à voir Pluton, le maître des enfers, oubliant ce qu'il constate lui-même, à savoir, que les Gaulois ne connaissaient ni la mort, ni les enfers. Lucain fut mieux inspiré, et résuma en quelques beaux vers les doctrines des druides lorsqu'il dit dans le premier chant de la Pharsale:

« Pour eux, les ombres ne s'ensevelissent pas dans les sombres royaumes de l'Erèbe, mais l'âme s'envole animer d'autres corps dans des mondes nouveaux. Ils sont heureux dans leur erreur, ces peuples qui ne connaissent pas la crainte suprême du trépas. De là leur héroïsme au milieu des sanglantes mêlées et leur mépris de la mort. A quoi bon ménager une existence qui doit sans cesse renaître ! »

Hermès, dans lequel César croit retrouver Mercure, ne conduit plus les âmes dans les profondeurs étroites et dans les abîmes intérieurs de la terre. Il est le messager toujours bien venu des voyages éternels, il guide les esprits dans leur pélerinage sans limites, et l'homme a conquis enfin l'éternité dans l'infini du temps et de l'espace.

Ainsi, les Indo-Européens des Gaules, par un vague ressouvenir des enseignements traditionnels des Brahmanes, ont été plus loin et se sont élevés plus haut que nul des anciens peuples de notre continent, dans la connaissance de la divinité et des destinées de l'homme. Ce sont eux qui ont eu les idées les plus vastes, les plus pures, celles qui satisfont le mieux à toutes les aspirations du cœur et de l'intelligence. Les druides, en effet, enseignaient la toute-puissance de la divinité, l'éternité de l'univers, la métempsycose, l'incessante création des mondes meilleurs ou pires, séjours alternatifs dans lesquels l'âme conservait son individualité, sa personnalité, ses habitudes, ses passions. Dieu, c'est l'unité dans la trinité. Il existe par lui-même, éternel dans le passé comme dans l'avenir.

Germe semé dans l'espace par une main divine, l'être, au contraire, s'est développé, a eu un commencement, en tant qu'être, mais n'aura jamais de fin. Il a fourni mille étapes différentes, montant, grandissant, s'élevant sans cesse. Il a été matière inorganique au début, puis enfin organisée. Puis le flambeau de l'intelligence s'est allumé en lui, l'animal est devenu homme, c'est-à-dire une créature libre, consciente, allant au gré de la volonté, au bien ou vers le mal. La liberté a vaincu la fatalité antique. Ayant sa conscience pour guide, il a compris qu'il devait être récompensé lorsqu'il faisait le bien, châtié quand il faisait le mal. Il n'est besoin pour cela, ni de Satan, ni des enfers. Dieu est la justice : l'homme est son propre justicier, son juge et son bourreau. Chaque vie est un purgatoire, et il y apporte, pour l'expier, son péché originel. Vertueux, il monte et s'élève dans la hiérarchie des mondes qui peuplent l'espace et se rapproche incessamment de l'Eternel. Coupable, il descend dans quelque planète encore plus imparfaite que la nôtre, ou, si ses fautes sont assez vénielles pour qu'il s'en purifie sur celle-ci, il renaît dans le corps du pauvre, du malade, du prolétaire, de l'esclave, dans le corps de l'animal même, du plus infime et du moins bien doué par la nature. Quelques-uns même perdent jusqu'à l'existence et redeviennent matière inerte. Ici le but est dépassé et de telles théories sont excessives parce qu'elles sont inutiles. L'homme a su faire à son semblable des conditions pires que celles des bêtes, et l'on peut certes, ici-bas, continuer de faire partie de l'humanité, et devenir « plus malheureux que les pierres. » La sagesse des nations le dit, et les proverbes ont presque toujours leur raison d'être.

Donc, par le Bien, l'être monte, s'élève vers les mondes placés plus haut dans la hiérarchie des sphères célestes, destinée suprême que tout et tous doivent atteindre. Toute perfection est en Dieu, vient de lui, s'en dégage incessamment, y retourne de toute nécessité, et ne peut manquer d'y parvenir, tout a l'éternité devant soi pour arriver à ce but. Dieu n'est plus l'auteur du mal, il ne se confond plus avec Satan. L'espérance est laissée à la créature tombée par sa faute; c'est la Foi impérissable, et la Charité la soutient dans sa marche progressiste. Le mal, c'est nous qui le faisons; nous pouvons, par conséquent, le défaire. Dans tous les cas, étant libres, nous devions l'expier, après l'avoir commis.

Les esprits montés vers les mondes supérieurs peuvent descendre en missionnaires sur les globes attardés, pour travailler, par leur exemple ou leurs enseignements, au perfectionnement d'une humanité arriérée. Ce sont les révélateurs, les fondateurs de religions, les apôtres, les prophètes, les poètes inspirés. D'autres se manifestent à quelques êtres privilégiés, et parlent par la bouche des Bardes et des Voyants.

Les druides unissaient l'autorité publique au sacerdoce et occupaient le premier rang dans la nation. Les bardes entretenaient, par leurs chants, la tradition des événements mémorables, et exerçaient la prophétie. La femme n'était pas pour eux la créature déchue que les autres religions présentent au mépris du sexe fort. Elle marche l'égale de l'homme, dispose librement d'elle-même en présentant la coupe nuptiale à celui qu'elle choisit, et rend libre, ne l'élevant jusqu'à elle, l'époux qu'il lui plaît de prendre dans une classe inférieure. On reconnaît en elle quelque chose de divin. Elle a place dans le conseil, au foyer domestique comme dans les réunions publiques. On la consulte sur la paix et sur la guerre, elle partage avec les druides les fonctions sacerdotales, et, plus naturellement prédisposée par les infirmités de son sexe aux phénomènes du somnambulisme et de l'extase, elle est prophétesse et entourée des respects du peuple reconnaissant.

L'influence du druidisme ne disparut pas après que le Christianisme eut triomphé, et encore sous les rois de la seconde race, les Francs, vainqueurs eux-mêmes, s'inclinaient devant le pouvoir magique des *Faluæ Gallicæ*, qui devinrent les Fades, les Fadettes, les Fées des légendes populaires, dans lesquelles on refusa de voir des envoyées et des suppôts de Satan.

Les Brahmanes avaient parqué l'Inde entre les limites des castes infranchissables. Bien mieux inspirés, les druides se recrutaient parmi les meilleurs et les plus dignes, et l'on n'entrait dans leurs rangs, condition enviée par les enfants des premières familles, qu'après une longue et difficile initiation qui parfois ne durait pas moins de vingt années d'épreuves subies au fond des bois ou dans le sein des cavernes. Ils remplaçaient ainsi l'hérédité, principe étroit, fataliste, par l'élection, principe large et fécond, parce qu'il est la liberté. C'est l'aristocratie sérieuse et légitime du mérite, substituée à l'aristocratie arbitraire. Les castes sont l'immobilité, l'élection est le progrès.

La loi de Manou présentait l'absorption dans le sein de Brahma, comme le sort le plus enviable. Le druidisme conserve à l'âme

son individualité, c'est-à-dire sa liberté dans l'avenir. La perfectibilité indéfinie est la loi qui régit la création. Le mal est transitoire, il s'amoindrit, diminue, va vers le bien, et s'y convertit peu à peu. Le bien seul est inévitable et éternel.

Le premier novembre de chaque année, on célébrait la fête des Morts, la renaissance des mondes et de toutes les créatures. Mais ce n'était pas dans les cimetières, car ils ne matérialisaient ni ne localisaient la douleur, et, dans leur vénération ardente pour les âmes désincarnées, avec lesquelles les bardes, les druidesses et les voyants continuaient de les faire vivre, ils ne faisaient nul cas des cadavres, image hideuse de cette mort qu'ils méprisaient ; aussi leurs ennemis les voyaient-ils avec stupéfaction abandonner les corps de ceux qui tombaient sur les champs de bataille. Le culte des reliques n'était pas le leur : vivant en esprit, ils honoraient les Esprits, sans se préoccuper de la pourriture qu'ils laissent après eux.

Un ordre social éminemment charitable était issu de ces croyances élevées. Puisque nous et les nôtres devions renaître, il fallait, par égoïsme même, aviser au moyens d'amoindrir le rôle de la misère sur cette terre que nous pouvions revenir visiter encore, et faire en sorte que chacun y pût vivre fraternellement et côte à côte. Fuyant donc l'individualisme, si fortement organisé par la loi romaine, ils pratiquaient une sorte de communisme qui s'élevait presque jusqu'au mode supérieur et complet de l'association. Le sol appartenait à la tribu, le Brenn, ou chef, en faisait un juste partage entre les familles, dont les pères distribuaient les parcelles aux différents membres qui la composaient ; quand il naissait un enfant mâle, le lot de la famille était augmenté. Mais ce qui était divisé ainsi, c'était la possession seule, et la propriété demeurait indivisée entre les mains de la famille. La tribu gardait pour elle, c'est-à-dire pour tout le monde, tout ce qui naissait spontanément, les prairies, les marais, les forêts et les landes incultes.

En somme, un dieu, Hésus, constituant une trinité avec Bel-Héol et Teutatès, telle était la théogonie des Gaulois. Des Esprits sans nombre, Fées, Korrigants, Poulpiquets et autres, qui ne sont, pour la plupart, que les âmes désincarnées, attendant les renouvellements de leur vie sur cette terre ou sur une autre meilleure ou pire, remplissent l'intervalle et sont l'anneau qui rapproche l'homme de la divinité. Chaque être doit parcourir le cercle complet des transformations, depuis le degré le plus rudimentaire, jusqu'à ce que, parvenu au sommet, il devienne homme. L'âme, alors éternellement vivante et agissante, accomplit sa destinée dans une série ascendante ou descendante d'existences, et, suivant le bon ou le mauvais usage qu'elle aura fait de son libre arbitre, aboutit, plus tôt ou plus tard, à un état d'activité heureuse et lumineuse, dans laquelle, ayant passé par toutes les formes de la vie pour qu'elle puisse avoir acquis toutes les connaissances, et toutes ses épreuves étant accomplies, elle ne connaît plus le péché ni la douleur. Elle ne renaît plus que pour accomplir des destinées indéfiniment de plus en plus fortunées, l'infini n'ayant pas de limites et la perfectibilité étant également indéfinie. S'il descend du « Cercle de Félicité » c'est volontairement, dans le but

de sauver les autres en contribuant à leur régénération et à leur avancement.

Telles étaient les croyances et les institutions des Gaulois. Certes, elles méritaient que l'on s'y rattachât et qu'on les défendît, même avec quelque ardeur, contre ceux qui viennent leur déclarer la guerre.

Les dernières paroles que prononça Channing, le grand philosophe américain, furent celles-ci : « J'ai reçu bien des messages de l'Esprit (1) ! » Moi aussi, j'ai reçu, quoique indirectement, bien des messages de l'Esprit, et quand je lus le manuscrit du *Roman de l'Avenir* (2), qu'il m'était ordonné de publier sous mon nom, je fus singulièrement surpris d'y rencontrer le développement d'un grand nombre d'idées qui avaient fait la base des enseignements des druides. Voilà pourquoi je disais en commençant que les hauts édifices du passé rayonnaient encore, au milieu des ténèbres au milieu desquelles nous marchons, *des premières lueurs de l'aube prochaine*.

Eugène Bonnemère.

Idées incorrectes sur les doctrines des Théosophes.

Nous insérons cette réponse à M. Rossi de Justiniani, mais en nous réservant quant à la doctrine qui y est émise; notre frère de Smyrne pourra répondre à Mme H.-P. Blavatsky.

« La critique est aisée, et l'art est difficile !... »
(Boileau).

La Société théosophique de New-York, fondée en 1875, et depuis, d'après les ordres de ses chefs aux Indes, entièrement reconstruite, est établie sur la base de toute société secrète. Il est donc évident que ses doctrines ne peuvent courir les rues. Malgré cela, la presse américaine — les journaux spiritualistes surtout — les ont sans relâche, disséquées, critiquées et tournées en ridicule, érigeant invariablement ce qui n'était que conjecture de leur part, en dogmes des Théosophes. Le peu, cependant, qu'il leur fut accordé de révéler, ils le firent aussi clairement que le leur permit la langue anglaise d'ailleurs peu adaptée à l'expression des idées métaphysiques.

Mirabile dictu ! Non-seulement fit-on la sourde-oreille à nos explications, mais sitôt que les critiques de nos adversaires commencèrent à avoir le dessous, on nous ferma poliment au nez la porte des journaux !

Il est bien temps, dans cette polémique de cache-cache, de jeter un peu de jour sur ces ténèbres cimmériennes où la lumière se trouve souvent éteinte — on dirait presque à dessein. Une critique, sur « les Élémentaires et les Élémentals » ,publiée dansle N° d'août de la *Revue spirite*, nous en fournit l'occasion.

Oui, « pour les Théosophes de New-York, l'homme est une trinité et non une dualité. » Il est plus que cela cependant : en y ajoutant le corps physique, l'homme est une *Tetraktis*, ou mater-

(1) Channing, sa vie et ses œuvres, p. 248.
(2) Librairie des sciences psychologiques (3 francs.)

nité. Mais, aussi soutenus que nous fussions dans cette doctrine particulière par les plus grands philosophes de la Grèce antique — comme le remarque l'auteur de l'article — ce n'est ni à Pythagore, ni à Platon, ni encore aux célèbres *Theodidaktoi* de l'école d'Alexandrie, dont nous la tenons. Nous parlerons de nos maîtres plus loin. Prouvons d'abord que le critique de la *Revue spirite* fait fausse route dans son article, sous tous les rapports quant aux doctrines historiques de l'antiquité, et, que — fort innocemment sans doute, et n'en jugeant que d'après les traductions abrégées — il défigure les nôtres.

Il se trompe, d'abord, — selon nous, — lorsque, croyant corriger nos idées, et ayant, un moment avant, traité sur les « âmes incarnées » (p. 291), il parle (p. 292) d'un « médiateur plastique et *inconscient*, ou le fluide périsprital qui sert d'enveloppe à l'esprit ». Il pense donc que l'esprit et l'âme sont identiques, ou que le premier puisse être incarné ainsi que l'âme ? Étrange erreur à nos yeux ! Et si ce médiateur plastique est « inconscient » selon l'auteur, dans ce cas, l'âme aussi, qu'il croit immortelle, et même l'esprit doivent l'être ? car, plus loin, nous le trouvons, établissant la même identité entre l'esprit et l'âme. « L'âme isolée, est pour nous le périsprit, » dit-il. Nous demanderions, d'abord, comment il se peut que quelque chose « d'inconscient » — donc, d'irresponsable — puisse, dans la vie future, être, soit récompensé soit puni, pour des actes commis durant un état d'inconscience ? Ensuite, vers la fin de l'article, l'auteur nous apprend que chez l'être imparfait, le *troisième* élément ou l'Esprit, peut non s'annihiler, mais perdre pour un temps indéfini, la conscience de sa grandeur et s'abaisser au niveau de la brute ! » Ici — nous ne comprenons plus du tout ! Nous ne savons si ces idées sont personnelles à l'auteur ou bien l'expression de la doctrine des spirites orthodoxes en général (1). N'importe, pour nous, elles sont monstrueuses et incompréhensibles. Comment l'esprit, la suprême essence primordiale, la monade incréée et éternelle, l'étincelle directe du « Soleil central » des kabalistes, n'est plus qu'un troisième élément, aussi faillible que le périsprit ? Il peut, ainsi que l'âme vitale — affligée elle, d'une inconscience chronique, à ce qu'il paraît — devenir inconscient aussi, ne fût-ce que temporairement ? L'Esprit immortel « s'abaisser au niveau d'une brute ? » Allons donc ! L'auteur ne peut avoir eu la moindre idée sur nos doctrines ; ou il ignore ce que nous appelons « Esprit, » car pour lui, l'Esprit et l'âme sont synonymes — ou bien, il est encore plus iconoclaste que nous. Nous nous empressons de répudier ces idées. Jamais nous n'avons professé rien de semblable.

On nous cite Platon, et on oublie en même temps ce que Platon enseignait. Selon le « divin » philosophe l'âme est binaire ; elle est

(1) Il n'y a pas de spirites orthodoxes, mais de simples chercheurs, des investigateurs qui acceptent toute vérité démontrée.

composée de deux parties constituantes primitives, l'une — mortelle et l'autre éternelle ; la première, façonnée par les dieux *créés* (les forces créatrices et intelligentes de la nature), l'autre — une émanation de l'Esprit suprême. Il nous dit, que l'âme mortelle en prenant possession de son corps devient « irrationnelle ; » mais entre la déraison et l'inconscience il y a une différence profonde. Platon, enfin, n'a jamais confondu le périsprit, avec l'âme ni l'esprit. En commun, avec tous les autres philosophes, il ne l'appelait ni le *nous* ni ψυχη, mais lui donnait le nom *d'εἴδολον*, quelquefois celui *d'imago* ou de *simulacrum*.

Essayons cependant, de rétablir un peu d'ordre dans ce désordre. Donnons à toute chose son vrai nom, et établissons exactement la différence entre les opinions de notre érudit critique et les nôtres. Pour tous ceux qui ont étudié les philosophes grecs, il est évident que l'auteur confond les termes. Sa question (292) « la séparation de l'esprit ψυχη, avec l'âme, *nous* ou périsprit... peut-elle être jamais cause d'une complète destruction »... nous fournit la clef du mésentendu. Il traduit les mots « esprit » et « âme » simplement *vice versâ*.

Nous ne savons si les Grecs modernes traduisent ces deux substantifs ainsi, mais nous sommes à même de prouver qu'aucun des anciens philosophes, ne les ont jamais définis de cette manière. Nous nous permettons de ne citer que deux noms, mais ceux-ci suffiront. Notre autorité païenne est — Plutarque ; notre autorité chrétienne, — ni plus, ni moins que saint Jacques, « le frère du Seigneur. » Plutarque traitant sur l'âme nous dit que, tandis que ψυχη est emprisonnée dans le corps, le *nous* ou l'intelligence divine plane au-dessus des mortels, en versant sur sa tête un rayon qui s'illumine plus ou moins, selon le mérite personnel de l'homme; il ajoute que le *nous* ne descend jamais, mais reste stationnaire. Saint Jacques est plus explicite encore. Parlant de la sagesse d'ici-bas (*vide* texte grec, Epître générale, Ch. III v. 15), il la traite de « terrestre, sensuelle, *psychique*... » ce dernier adjectif étant traduit dans les textes anglais par le mot « diabolique ». Et (v. 17) il ajoute, que ce n'est que la sagesse d'en haut qui soit divine et « *noétique*, » adv. du sub. *nous*). Donc l'élément psychique ne semble jamais avoir été en odeur de sainteté, ni avec les saints du christianisme, ni avec les philosophes du paganisme. Puisque saint Jacques traite ψυχη de diabolique, et Platon en fait quelque chose d'irrationnel, peut-elle être immortelle *per se ?*

Qu'on nous permette une comparaison, la meilleure que nous puissions trouver entre le concret et l'abstrait; entre ce que notre critique appelle « la triple hypostase », et nous « la *tétraktis*. Nous comparerions donc ce quaternaire philosophique, composé du corps, du périsprit, de l'âme et de l'esprit — à l'éther, — si bien pressenti par la science, jamais défini — et, ses corrélations subséquentes. L'éther, nous représentera l'esprit ; la vapeur morte qui

s'y formera — l'âme ; l'eau — le périsprit ; la glace — le corps. La glace dégèle et perd pour toujours sa forme ; l'eau s'évapore et se disperse dans l'espace ; la vapeur, se débarrassant de ses particules grossières, atteint enfin cet état où la science ne peut plus la suivre. Purifiée de ses dernières souillures, elle s'absorbe toute entière dans sa cause première, et devient *cause* à son tour. Excepté le *nous* immortel, — l'âme, le périsprit et le corps, ayant été tous créés, et eu un commencement, ils doivent avoir tous une fin.

Est-ce à dire, que l'individualité est perdue dans cette absorption ? Du tout. Mais entre l'*Ego* humain, et l'*Ego* tout divin, il y a un abîme que nos critiques comblent sans le savoir. Quant au périsprit, il n'est pas plus l'âme, que la peau délicate, qui enveloppe le fruit de l'amande, n'est le noyau, ou encore son écorce provisoire. Le périsprit n'est que le simulacre de l'homme.

Il s'ensuit, que les Théosophes comprennent l'hypostase, selon les vieilles philosophies, et d'une manière toute différente des Spirites. Pour nous, l'Esprit est le dieu *personnel* de chaque mortel, et, son seul élément divin. L'âme binaire, par contre, n'est que semi-divine. Émanation directe du *nous*, tout ce qu'elle a d'essence immortelle, son cycle sur terre une fois achevé, doit nécessairement retourner à sa source — mère et — aussi pure qu'elle s'en est détachée — c'est dans cette essence toute spirituelle, que l'Église primitive, aussi fidèle que rebelle aux traditions néo-platoniciennes, crut reconnaître le bon *daïmon* et en fit un ange gardien ; en même temps, flétrissant justement l'âme « irrationnelle » et faillible, le vrai *Ego* humain (d'où le mot *Égo-ïsme*) elle l'appela l'ange des ténèbres, et en fit plus tard un diable personnel. Son seul tort fut de l'anthropomorphiser, et, d'en faire un monstre à queue et à cornes. Autrement, toute abstraction qu'il soit, ce diable est personnel, en effet, puisque il est identique avec notre *Ego*. C'est lui, cette personnalité insaisissable et inaccessible, que les ascètes de tous les pays croient punir en mortifiant leur chair. *L'Ego* donc, à qui nous ne concédons qu'une immortalité conditionnelle est l'individualité purement humaine. Moitié force vitale, moitié agrégation de qualités et d'attributs personnels, nécessaires à la formation de tout être humain, distinct de son prochain, l'*Ego* n'est que le « souffle de la vie », que Jehovah, un des *Éloim*, ou dieux créateurs, souffle dans les narines d'Adam ; et comme tel, et à part son intelligence supérieure, il n'est que l'élément d'individualité possédé par l'homme, en commun avec toute créature ; depuis le moucheron qui se joue dans un rayon de soleil, jusqu'à l'éléphant roi des forêts. Ce n'est qu'en s'identifiant avec cette intelligence divine, que l'*Ego* tout souillé d'impuretés terrestres peut gagner son immortalité.

Afin de rendre notre pensée plus clairement, nous procéderons par une question. La matière tout indestructible qu'elle soit dans ses atomes primitifs — indestructible, car, selon nous, elle est l'ombre éternelle de la Lumière éternelle, et coexiste avec — cette

matière, peut-elle rester immuable dans une seule de ses formes ou corrélations temporaires ? Ne la voyons-nous pas, dans ses modifications incessantes, détruire aujourd'hui ce qu'elle a créé hier ? Toute forme, qu'elle appartienne au monde objectif, ou à celui que notre intelligence peut seule percevoir, ayant eu un commencement, doit avoir une fin. Il fut un temps où elle n'existait pas ; il arrivera un jour où elle aura cessé d'être. Or, la science moderne nous déclare que, même, notre pensée est matérielle. Que toute fugitive que soit une idée, sa conception et ses évolutions subséquentes, nécessitent une certaine consommation d'énergie ; que le moindre mouvement cérébral reverbère dans l'éther de l'espace et y produit une pertubation à l'infini. Donc, c'est une force matérielle, quoique invisible.

Et, s'il en est ainsi, qui oserait affirmer que l'homme, dont l'individualité est toute composée de pensées, de désirs et de passions égoïstes, qui ne sont particulières qu'à lui, et en font un individu *sui generis*, puisse vivre dans l'éternité avec tous ses traits distinctifs, sans changer ?

Et s'il change durant des cycles infinis, qu'en reste-t-il ? Que devient cette individualité distinctive si prisée ? Il n'est que logique de croire qu'une personne qui, déjà sur terre, oubliant son *moi* précieux, fût toujours prête à se sacrifier pour le bien d'autrui ; qui, dans son amour pour l'humanité, s'est rendu utile dans le présent, nécessaire dans la vie future, au grand œuvre incessant de la Création, de la Préservation et de la Régénération ; et qui, enfin, aspirant à l'infini, et tâchant de progresser moralement s'est individualisée avec l'essence de son Intelligence divine, et s'est, ainsi, forcée sur le courant de l'immortalité, — il n'est que logique, disons-nous de croire qu'elle vivra en esprit éternellement. Mais qu'une autre personne qui, durant son exil de probation sur la terre, n'a envisagé la vie que comme une longue série d'actes égoïstes ; qui fut inutile à elle-même comme aux autres et pernicieuse comme exemple, — soit immortelle ainsi que la première — nous nous refusons de le croire ! Rien n'est stationnaire dans la nature ; tout doit ou avancer ou reculer, et un ivrogne incurable, un débauché tout alourdi de matérialité, n'ayant jamais fait le moindre effort vers le bien, mort ou vivant, ne progressera jamais ! Il aura à subir son sort, sans que son âme divine, elle-même, puisse le sauver. *L'Ego*, ou psuché terrestre, a le libre arbitre ; en plus, les mystérieux avis de sa gardienne ici-bas, qui *lui* parle par la voie de sa conscience. Ne pouvant suivre l'homme abruti, dans sa descente rapide vers l'abîme de la matérialité, et l'homme devenu sourd à sa conscience, aveuglé à la lumière, et ayant perdu le pouvoir de s'élever vers elle, l'Essence divine, comme l'ange gardien dans les vignettes naïves de notre enfance, déploie ses blanches ailes et, laissant le dernier lien se briser entre eux, remonte vers sa patrie. L'individualité purement matérielle, peut-elle vivre dans le monde des esprits abandonnée aux lois de la ma-

tière seulement ? Nous disons non ; pas plus que le poisson ne peut vivre hors de son élément naturel. Les lois sont universelles et immuables (1).

« Ce qui est au dessus, est comme ce qui est au dessous, » dit le grand Hermès. L'enfant à naître, ne peut vivre s'il manque de forces vitales, et meurt, avant de voir le jour ; l'*ego*, entièrement destitué de forces spirituelles, n'aura pas, non plus, la force soit de naître ou exister dans les régions des esprits. S'il n'est que faible et étiolé — il pourra survivre, « ainsi que cela a lieu, soit sur la terre, soit au ciel. »

Mais, nous dira-t-on, les âmes méchantes ne restent pas impunies. Des siècles, des milliers de siècles, peut-être, de souffrances, est certes, une punition suffisante. Nous disons, nous, qu'une telle punition serait à la fois quelque chose de trop, et de trop peu. Elle est disproportionnée aux plus grands crimes, commis durant toute une longue vie humaine ; elle serait diabolique et injuste. D'un autre côté, avec l'éternité devant l'âme souffrante, et une éternité certaine, une punition semblable serait une mauvaise plaisanterie. Que sont des milliers de siècles dans l'infini ! Moins qu'un clin d'œil.

Il se peut, que cette doctrine — comme toute autre dure vérité, — semble répulsive à beaucoup de monde. Quant à nous, nous y croyons. Le sentimentalisme n'a rien à faire dans nos rangs ; celui qui ne se sent pas prêt à sacrifier ses plus chères espérances personnelles à la vérité éternelle, peut devenir membre de la Société phéosophique, mais n'appartiendra jamais à notre cercle ésotérique. N'imposant à personne nos opinions, nous respectons celles des autres sans les partager. Et cependant notre Société compte des milliers d'Européens et d'Américains dans ses rangs.

On assure que cette doctrine d'immortalité conditionnelle n'a été répandue parmi les masses que « pour effrayer les âmes basses et viles. » Encore une erreur. Elle n'a jamais été un dogme populaire : ni aux Indes, ni en Grèce, ni en Egypte. On n'en offrait les preuves au novice, que durant les grands mystères, lorsqu'une boisson sacrée, le mettait en état de quitter son corps et, planant dans l'infinité des mondes, lui permettait d'observer et de juger par lui-même. Divulguer ce qu'il avait vu était une mort certaine, et les serments qu'on exigeait de lui, à l'*Epoptaïa* suprême, lorsque le grand Hiérophante lui présentait le *Pétroma*, ou tablettes de pierres où étaient gravés les secrets de l'initiation, étaient terribles. Seul Platon en parle en termes couverts, mais toujours il en parle. Si dans un sens, il dit que l'âme est immortelle, dans un autre il nie positivement que *chaque* âme individuelle soit préexistée, ou qu'elle existera par la suite et pour l'éternité. La même chose a été enseignée dans tous les sanctuaires. Les égyptologues modernes en ont toutes les preuves. Mariette-Bey traduit

(1) Ceci doit être médité et discuté.

plusieurs passages du « Livre des Morts, » et des inscriptions sur les sarcophages, où l'immortalité conditionnelle, et une annihilation complète sont en réserve pour les méchants. Une hymne à Osiris dit du mort : « Il voit par toi, vit en toi, et ce n'est que par toi qu'il peut échapper à l'*annihilation*. » Les Egyptiens enseignaient aux multitudes que l'âme animale, appartenant aux corps et étant indépendante de l'âme immortelle, ne les rejoignaient qu'après un certain laps de temps passé dans la momie. Mais aux initiés, ils disaient qu'une annihilation complète attendait l'âme dépravée qui n'avait su devenir *osirienne*, ou divine. M. F. Lenormant, l'affirme, ainsi que Mariette Bey. Gantama, le philosophe indou, dit dans sa *Nyâya*, (Farka-san-graka) : « Le siége de la connaissance du soi (ou individualité) est dans l'âme humaine (jîvatman), qui est binaire, mais l'âme suprême (paramâtman) est la seule qui soit omnisciente, infinie et éternelle.

Pour en finir, on nous objecte, que ceux qui *ont foi* dans l'immortalité, comme loi générale, regardent nos opinions comme « contraires sous tous les rapports à la justice divine. » Nous répondons : « Qu'en savez-vous de cette justice? Sur quoi basez-vous vos idées en supposant que les lois du monde invisible soient tout autres que celles d'ici-bas, tout en laissant de côté la loi, bien constatée par la science de la survivance du plus apte, loi, qui certes ne serait pas de mince valeur dans notre argument? nous ne demandons que des preuves valables à l'appui du contraire. On peut nous faire remarquer, qu'il nous serait peut-être aussi difficile qu'à nos critiques de prouver la vérité sur nos doctrines, à nous? D'accord, nous confessons de suite que, tout en y croyant, nous n'en savons que ce qui nous en a été enseigné. Mais notre doctrine à nous est appuyée du moins sur la philosophie et sur la psychologie expérimentale (comme celle du système des *Yoga* indous), fruits des recherches de longs siècles. Nos maîtres sont Patanjali, Kapila, Kanada, tous ces systèmes et écoles de l'Aryâvarta (l'Inde antique) qui servirent de mines inépuisables pour les philosophes grecs, depuis Pythagore jusqu'à Proclus. Elle est basée sur la sagesse ésotérique de la vieille Egypte, où Moïse comme Platon sont allés se faire instruire par ses hiérophantes et adeptes; elle s'est développée enfin, sur la méthode si sûre qui ne procède qu'inférentiellement, ne juge que par la stricte analogie et qui se basant sur l'immuabilité des lois universelles, ne déduit que par induction. Nous sera-t-il permis de demander à nos adversaires, de nous montrer quelles sont leurs autorités à eux? Est-ce la science moderne? Mais la science docte se moque de vous comme de nous. Est-ce la Bible mosaïque? Nous en doutons, car elle n'en souffle pas un mot, et toutes les tortures appliquées à son texte pendant de longs siècles de recherche, et malgré toutes ses éditions *revues* et *corrigées*, elle reste muette à ce sujet. Mais dans plusieurs endroits touchant la survivance de l'âme, elle nous coupe l'herbe sous les pieds. Dans les *Ecclésiastes* (Chap. III, v. 19.) la Bible

n'accorde à l'homme aucune prééminence sur la brute: comme l'une meurt, dit-elle, ainsi meurt l'autre, car le souffle qui les anime tous deux *est le même.* Quant à Job, cet illustre affligé nous affirme que l'homme, une fois mort, « disparaît comme une ombre, et — *ne continue pas.* » (Job. Chap. XIV, v. 1-2.) Est-ce le nouveau Testament? Ce livre nous offre le choix, entre un paradis philharmonique, et un enfer — qui est loin de l'être. Il ne nous donne aucune preuve irrécusable, nous défend de raisonner, et nous enjoint *une foi aveugle.* Est-ce les phénomènes du spiritisme! Nous y voici. Ici nous sommes sur un terrain solide, car les preuves sont palpables, et ce sont les « esprits » qui sont nos maîtres. Les Théosophes croient aux manifestations et aux « esprits » autant que les spiritualistes. Mais — lorsque vous aurez fini par prouver au monde entier, la science sceptique y incluse, que nos phénomènes sont produits par les âmes des décédés — qu'aurez-vous prouvé? La *survivance de l'homme* tout au plus; son immortalité vous ne la prouverez *jamais*: pas plus comme loi générale, « que comme une récompense conditionnelle.» Trente ans d'expérience avec les « esprits » ne nous ont pas impressionnés en faveur de leur véracité comme « loi générale, » non plus donc, vous n'avez à nous opposer que votre *foi aveugle*, vos émotions et l'instinct d'une minorité de l'humanité. Oui, une minorité, car, lorsque vous auriez mis de côté les 450 millions de Bouddhistes, qui ne croient pas à l'immortalité et redoutent comme une calamité terrible, même la survivance de l'âme, et les 200 millions d'Indous, de toutes les sectes, qui croient à l'absorption, dans l'essence primordiale, qu'en restera-t-il de cette doctrine universelle?

« Notre doctrine, dites-vous, est inventée pour les âmes basses et viles. » Nous sommes à même de vous prouver, les statistiques à la main, que ces âmes « basses et viles » prédominent dans les pays civilisés et chrétiens où l'immortalité est promise à tout le monde. Nous vous renvoyons à l'Amérique, puritaine et pieuse, qui promet à chaque criminel qu'elle pend, un paradis éternel, s'il croit; et cela, immédiatement, car, selon les protestants, du pied du gibet au pied de l'Eternel, il y a moins qu'un pas. Ouvrez un journal de New-York; vous y trouverez la première page toute couverte des nouvelles de crimes les plus atroces, les plus inouïs, commis par douzaine, tous les jours, et depuis un bout de l'année à l'autre. Nous défions de trouver rien de semblable dans les pays païens, où l'on ne s'occupe même pas de l'immortalité, et où l'on ne demande qu'à être absorbé pour toujours. L'immortalité comme « loi générale » est donc plutôt un stimulant qu'un préventif contre le crime pour toute âme basse et vile? »

Nous finissons, croyant avoir répondu à toutes les accusations de l'auteur de l'article sur « les Elémentaires. »

Si nos doctrines intéressent le lecteur, dans un prochain numéro nous tâcherons d'être plus explicite.

H. P. Blavatsky.

Les Femmes Médecins.

Les spirites ont, depuis longtemps, décrété en fait l'égalité parfaite des sexes et, si la loi dépendait d'eux, il y a longtemps que la femme ne serait plus une mineure, toujours soumise à la volonté d'une famille, ou d'un mari. Ils ne peuvent donc qu'approuver avec joie les femmes qui repoussent loin d'elles les préjugés et les mesquines puérilités attachées à leur sexe. Les *femmes médecins* se recommandent d'elles-mêmes à la bienveillance de tous nos frères en croyance.

Certes, nous possédons nos médiums-guérisseurs, mais ils ne suffisent pas toujours, il y a des cas où le médecin devient nécessaire. Eh bien ! quand une femme, un enfant, ont besoin de soins, pourquoi ne pas s'adresser à une sœur, qui, non-seulement possède la science, mais qui apporte dans chacun de ses actes son cœur et son dévouement.

Elles sont encore peu nombreuses celles qui se dévouent au bien de l'humanité ; il nous appartient, à nous surtout, de les protéger et de les encourager dans cette voie. *Mme Gondcharoff*, est établie à Paris depuis un an ; elle y exerce avec succès et, si les commencements sont pénibles, elle le doit surtout au mauvais vouloir des jaloux et des envieux.

Nous qui sommes à l'abri de tels défauts, tendons franchement la main à notre sœur pour l'aider à gravir la montée difficile sur laquelle elle s'est engagée ; souvenons-nous que jamais elle n'a refusé ses soins aux pauvres, et que, son occupation constante est de s'informer de ceux qui souffrent. Cette charité ne peut-être sans porter des fruits, c'est ce que nous espérons.

LOUISE DE LASSERRE.

Mme Gondcharoff, 32, Rue de la Ferme-des-Mathurins, tous les jours de 2 à 4 heures.

Bibliographie

L'ALMANACH SPIRITE DE 1879 mérite bien d'être accueilli par les partisans de notre cause, puisque les 70 pages dont il est composé sont vouées à la propagande (40 et 45 centimes port payé. 12 exemplaires pour 4 fr. 20 cent. port payé).

Cartes astronomiques en feuilles (1) ..... 6f »
— vernies et collées sur toile 8 50
— vernies et montées ..... 11 »

Port variable de 1 fr. 50 cent. à 2 fr. 50 cent., selon l'éloignement du pays où réside le demandeur.

Pour le jour de l'an, voici un cadeau utile, puisque les explications qui accompagnent les figures sont admirablement appropriées pour bien faire saisir la haute portée scientifique et morale de l'enseignement offert par cette belle carte.

Voir la suite de la bibliographie, page 4, de la couverture.

(1) Ces cartes ont coûté de 12 à 18 francs, nous avons obtenu de les céder à nos abonnés aux prix ci-dessus.

Le gérant, H. JOLLY.

Paris, imprimerie JULIOT, rue Dombasle, 54. — Maison à Tours.